

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.- au CCP 10-220 94-5

10 février 2000
paraît six fois par an
quatorzième année

À travers le cosmos

La shadokisation de l'École vaudoise

Le petit monde scolaire est en ébullition de Bex à Vallorbe. La réforme École Vaudoise en Mutation (EVM) aborde les grandes classes, ses effets ultimes commencent à se déployer, et les pires maux sont dénoncés: critères d'évaluation brumeux, sélection disciplinaire accrue, paperasserie envahissante, gnanngnantisme galopant, répartition dans les filières inchangée, omniprésence du jargon, et cætera.

Tout va donc mal, mais l'accord ne se fait pas sur les causes d'une telle Bérézina. Les uns incriminent la volonté de résoudre tous les malheurs de la société au travers de l'institution scolaire, au détriment de ses fonctions premières d'enseignement; les autres dénoncent un complot égalitariste visant à ramener la formation des jeunes au niveau culturel du samedi soir à la TV romande. Ici on dénonce la prise de pouvoir par les instituteurs au travers d'un discours pédago-techniciste d'inspiration militaire, alors que là on met en cause l'explosion du bavardage psychologisant et sans prise sur la réalité, déjà en vogue dans le travail social; la droite quantitativiste veut sauver l'école par le rétablissement de s notes; la gauche pure stigmatise le manque de radicalité d'une réforme qui ne vise pas à amener 100 % d'une tranche d'âge au niveau de la licence universitaire, quitte à diminuer quelque peu les exigences; un hebdomadaire régional incrimine régulièrement l'incurie pour ne pas dire la faiméantise de la cheffe du Département, tandis que les directeurs d'établissements scolaires ont abattu leur chef de service en plein vol planant.

Toutes ces explications restent partielles, incapables de rendre compte de l'ampleur et de la diversité du phénomène. Après de longues recherches, *La Distinction* est en mesure de révéler l'origine du malaise scolaire vaudois. Imaginez la suite lue avec la voix de Claude Piéplu, accompagnée de la musique grinçante de Robert Cohen-Solal...

DEPUIS quelques années, la planète Shadok prenait l'eau. Une planète voisine, celle des Gibis, semblait flotter dans le cosmos sans dommages, car ses habitants avaient su, depuis très très très longtemps, capter une matière première extraordinaire: le pédagog 999.

Les Shadoks, sous la conduite du professeur Shwaaboko puis de la Divine Plombière qui lui succéda, décidèrent de bâtir une fusée pour rejoindre la planète Gibi. Pour mouvoir l'engin spatial, les ingénieurs shadoks construisirent une cosmopompe, et tout le monde se mit à pomper. Les idéologues pompaient Meirieu, les administratifs pompaient du vide, les enseignants continuaient de pomper l'air à leurs élèves, mais en plus désormais ils avaient des coups de pompe à qui mieux mieux. Les parents furent invités à pomper eux aussi, en tant que partenaires. Et les élèves, me direz-vous? Eh bien, les élèves, ils pompaient sur leur voisin. Mais ça, ça n'était pas bien nouveau...

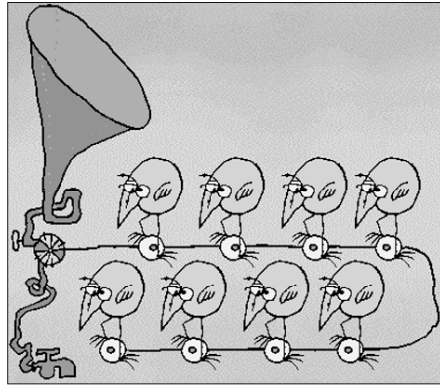
Et plus tout ce petit monde pompait, plus il s'épuisait.

On lança des missions exploratoires, elles s'écrasèrent. On convoqua des colloques d'été, ils explosèrent. Et l'on continua, au motif bien connu que plus ça rate,

plus on a des chances que ça marche.

Il fallait monter vers la planète Gibi à tout prix. Au lieu de courir après un carburant impossible à découvrir sur la planète, il fallait trouver autre chose. Mais quoi? Il fut décidé d'empièrer des échelles, sur lesquelles on ferait glisser la fusée. Chaque village de Shadoks fut sommé de créer sa propre gradation. Certains imaginèrent des échelles avec un seul barreau (Bien-Pas bien), d'autres avec quatre barreaux (Bien bien-Bien sans plus, et -plus bas- Plus sans bien, Pas plus). On vit même réapparaître des échelles à 14 barreaux que l'on avait voulu proscrire (Bof, Bof-plus, Bof-plus-plus, Bof-bravo, Mouais, Mouais-plus, etc.). C'en était trop, l'anarchie menaçait au pays des Shadoks.

La Divine Plombière cherchait un délégué à la construction des échelles. Or un Shadok venait justement de se distinguer dans sa manière de grimper les escaliers du Shâteau: ce serait lui! C'est ainsi que le Shadok ascensionnel annonça que l'on construirait dorénavant un nombre réduit d'échelles: à trois barreaux avec quatre trous pour les jours de la semaine; à six trous, mais avec trois grands barreaux et deux petits pour le dimanche (toutefois le



«Et plus ils pompaient, plus ils s'épuisait.»

Shadok ascensionnel fit savoir tout de suite que le premier trou ne serait pas utilisé, à cause des risques d'accident; et une échelle à trous sans barreaux pour les jours de fête. Une commission se réunit pendant plusieurs lunes pour définir la taille et le sens des barreaux.

Les trains shadoks comportaient de toute éternité quatre types de voitures: le Wagon Ga (WGA) pour les longues distances, le WBU et le WZO pour les trajets courts et le WMEU pour ceux qui avaient raté le train. La Divine Plombière, après avoir consulté la très sage Université de Rafistolage des Systèmes de Pilotage (URSP), établit qu'il fallait que les étages de la fusée ressemblent le plus possible aux anciens compartiments (même nombre de passagers, même fonctionnement) mais soient dotés d'autres intitulés: ce seraient des voies, car Bouddha et l'horaire des CFF ont toujours répété qu'il faut chercher sa voie. La fusée fut donc partagée en quatre voies appelées VMEU, VBU, VGA, VZO. Personne n'y comprenait plus rien. Tous les Shadoks se posaient des questions, auxquelles la Divine Plombière était dans l'incapacité de répondre, car elle était toute préoccupée par ses amours et n'avait pas très bien assimilé les récentes modifications. Elle se vexa, grande fut sa fureur, elle tapa de l'aile sur la table. Un Shadok commit alors l'imprudence de proposer une «voie véritable de certification» (double vé-cé). En réponse la Cheffe shadok décréta une grande journée de mobilisation contre la violence verbale, et le Shadok plasantin fut aussitôt expulsé de la

fusée. Son squelette erre encore dans le vide sidéral.

Mais les Shadoks du bas de la fusée rouspétaient: nous ne voyons jamais le cosmos, nous n'entendons jamais le silence éternel de ces espaces infinis, disaient-ils. Ils voulaient pouvoir passer, au moins un moment, dans les étages supérieurs. Alors, le Shadok ascensionnel, qui était devenu délégué à la Mise sur Orbite de la Fusée, se leva. Il expliqua aux passagers mécontents qu'il fallait des principes clairs, et que différentes passoirs régleraient désormais la circulation dans le véhicule interstellaire. Il y aurait la passoire ordinaire sans conditions, la passoire extraordinaire avec conditions, et la passoire extraordinaire-ordinaire qu'utiliseraient les Gibis depuis des lustres; mais attention, précisa le délégué, on pourrait tout aussi bien rester dans le même compartiment avec ou sans conditions, si les conditions l'exigeaient. La Divine Plombière, qui était très occupée par elle était encore amoureuse, se dit qu'elle avait bien fait de miser sur le Shadok ascensionnel.

Malheureusement pour elle, alors que le véhicule spatial s'enfonçait dans la galaxie, le mal de l'Univers se mit à ravager les passagers. Ce n'était plus que cris, larmes et souffrances, malgré les efforts incessants du tout nouvel Office des Shadoks en Santé et Joyeux de Vivre (OSSJV) que l'on

venait d'ajouter à l'organigramme officiel. Les conseillers de la Divine Plombière eurent beau mettre sur pied une grandiose manifestation populaire contre la méchanceté et lancer un concours pour la réalisation d'un gigantesque monument au Bouc émissaire inconnu, rien n'y fit. La maladie de l'univers se répandait partout, l'entropie cosmique désarticulait les échelles, le désespoir décollait les parois.

La fusée s'était écrasée en mer. L'État-Major, la fanfare, le Secrétariat Général, bref les plus hautes autorités shadoks étaient sous l'eau. Et de plus en plus, car la fusée, piquant vers le fond la pointe la première, était devenue un sous-marin. Alors, la Divine Plombière, dont la conduite de bathyscaphes était justement la spécialité, prit enfin les commandes... C'est tout pour aujourd'hui.

J.-F. B.



Bertrand Bliss & Jacques Rouxel
Les Shadoks, le jeu
Commentaires dits par Claude Piéplu,
CD-rom Mac et PC



«Le Parti socialiste vaudois est très représentatif de l'aile gauche de toutes les tendances et régions du canton.»
Jean Schmutz, président du groupe socialiste au Grand Conseil vaudois, in *Le Courrier*, 17 octobre 2000
«On a beaucoup entendu parler de crue centennale ce week-end, comme une référence. En réalité, c'est une notion flottante.»
Charles Pralong, journaliste, in *Le Courrier*, 17 octobre 2000
«...c'est celui qui vous parle qui vous le dit.»
Jean-François Kohler, maire de Courgenay lors de l'assemblée communale du 16 octobre 2000
«Fin septembre, nous avons visité l'exposition mondiale à Hanovre où chaque pays présentait son économie et sa culture. Ce que j'ai vécu dans le pavillon suisse est une humiliation pour moi et mon pays. En effet, la Suisse est le seul exposant qui n'ait pas trouvé nécessaire de hisser le drapeau rouge à croix blanche.»
Lonny D. Flückiger-Lehmann, tribune des lecteurs, in *L'Express*, 3 nov. 2000
«...je le dis sans prétention: c'est trop tard pour ne plus exister.»
Patrick Juvet, être, in *Le Temps*, 26 mai 2000

«Nous sommes en Écosse, pas celle de Walter Scott, cinq siècles avant; une Écosse où les bœufs ont des cornes de mammoth...»

Éric de Saint Angel, commentant le film *Braveheart*, in *Le Temps*, 11 novembre 2000
«Je suis un peu nostalgique par rapport à l'Exposition de 64, même si je n'étais pas encore né à cette époque.»
Olivier Feller, député radical vaudois, lors du débat sur Expo.02, à la tribune du Grand Conseil, 14 novembre 2000
«...j'ai souvent un bérêt, une casquette, un chapeau ou rien sur la tête!»
Denis Alber, chef de projet Expo.02 pour le canton de Vaud, in *Le Nord vaudois culturel*, octobre 2000
«Ce n'est pas moi et Gérard Piquerez qui ont accusé Lamont, mais les autres. C'est un peu facile de rejeter sa responsabilité sur les autres.»
Pierre Cornu, procureur du canton de Neuchâtel, in *L'Hebdo*, 9 novembre 2000
«Une vingtaine de casseurs aisément reconnaissables à leurs visages entièrement masqués...»
Jacques Poget, rédacteur en chef *physionomiste*, in *24 Heures*, 31 janvier 2000
«... il n'y a pas besoin de prendre de drogue, il suffit d'avoir une ligne...»
Isabelle Sieber, candidate suisse au concours de beauté Elite, supra TSR1, T.J. soir, 9 septembre 2000
«Les barrages se lèvent aux quatre coins de l'Hexagone.»
Laurence Gemperlé, journaliste et géométre, supra TSR1, T.J. soir, 9 septembre 2000

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Tempo di Marcella forçada.

MOLLETS, CE N'EST LE MOMENT DE MOLLIR

BONJOUR, MADEMOISELLE LEWINSKY! UN PEU DE RETARD À L'ALLUMAGE CE MATIN?

AF. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

HENRY MEYER

Abrogé en votation populaire du 10 mars 1985 avec effet du 1^{er} janv. 1986 (ACP n° 72) mai 1985 - RO 1985 638 - et AF du 5 oct. 1984 - FF 1984 III 12, 1981 III 705, 1985 I 1531.

Courrier des lecteurs

Son repos

Mon ami Marcel regrette bien la lettre qu'il vous a envoyée car il est depuis de longues années secrètement amoureux de la splendide coureuse du parc. Elle vient le narguer tous les matins tandis qu'il nettoie la cage des canards avec son puissant jet d'eau. Ah, il fallait le voir astiquer sa moustache avant d'apercevoir sa belle qui, croyait-il, n'avait d'yeux que pour lui, ses petits shorts moullants (en été) et ses grandes bottes en caoutchouc (toutes saisons). Mais ces péronnelles de promeneuses et cette insidieuse Madame Rey l'ont fait douter de leur amour. Se pourrait-il qu'elle en aimât un autre, aussi fat fut-il que ce méchant Bertrand Clarme? Marcel est aujourd'hui en convalescence dans la cage aux tigres du zoo de Servion où vous pouvez lui transmettre vos messages de sympathie. Aidez-le car il souffre.

P. S. Je n'ai pas compris le gag avec «Mont-Rép». Vraiment, je ne félicite pas ce monsieur et ce genre de mauvais jeu de mots.

André Jolifrisé,
Chef du Patrimoine Végétal,
Parc de Mon-Répal

Vraisemblablement invraisemblable

Je voudrais revenir sur la notation que fait Walther Not dans le sixième épisode de sa relation du meurtre de

Pully en 1937, une petite remarque anodine qui aura sans doute échappé à commun des lecteurs mais pas à un vieux briscard comme moi qui s'y connaît aussi bien en gourde en sapin qu'en ce que Roland Barthes a nommé l'"effet de réel". Au moment de pénétrer l'habitation pulliérain d'un poète local et misogyne, le jeune officier de police fait en effet une remarque troublante: «Pendue au mur de l'entrée, une vieille gourde de pâtre en sapin témoignait de l'ancien neté du problème de la soif au pays des bergers». Cela va trop loin! Si le réalisme a besoin de ces résidus irréductibles scandaleusement inutiles à la structure du récit pour édifier son temple à la gloire du nouveau vraisemblable, de ces détails aléatoires qui ne se réclament même pas du «beau» à l'antique, nous devons néanmoins dresser un rempart énergique contre les dérives inhérentes à de telles pratiques. Une gourde peut rendre inutilement, mais elle ne peut pas en sus métatémoiner de sa propre inutilité, voyons! Pour moi, il est clair que M. Not est un dangereux agitateur sémiotique et je m'étonne de sa place dans notre police, fut-elle de 1937.

Pancho Contreras,
vigile

Intention

C'est tout à fait déplorable. Je m'évertue à rendre claire la situation, et limpides mes

propos. Je vous adresse des mises au point définitives. Et tous vos lecteurs se précipitent, et en rajoutent, et prétendent, et insultent à la vérité. Ils feraient mieux d'étudier la géographie urbaine quantitative, car ils y apprendraient ce que c'est qu'une argumentation solide, basée sur des données fiables transformées en chiffres indubitables.

Car au fond, qu'est-ce que ce courir des lecteurs? Excusez-moi de vous le dire: un repaire de gens sans repères, qui s'épanchent, qui semblent en anachronisme perpétuel dans la moraine du non sens (ah, je le déplore, mais je sens que l'indignation me fait retrouver la veine poétique que j'avais tranchée en moi, suite à ma conversion à la géographie scientifique. Tant pis!).

Alors je baisse les bras, et ne vous écrirai plus. Comme disent les Vaudois: «Qui répond appond.» A jamais je briderai ma muse épistolaire.

Bertrand Clarme

Indignation

Bon eh bien vous avez subi ce que j'avais prévu. La télé vous a pris, la télé a exprimé votre suc, la télé a fait un simulacre d'émission sur vos activités, et la télé vous a laissés choir. C'est bien fait pour vous, et la seule interrogation qui me reste c'est: comment des grands comme vous, intelligents et jolis garçons et tout et tout, avez pu vous faire avoir à ce point, alors que 1) vous auriez dû le savoir par vous-mêmes, et 2) en plus on vous avait avertis. Cela dépasse l'entendement!

Robi Egeanin,
de la Gruyère montagnaise



Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

IL est bien loin Rimbaud et son vers enjambé: «Je ramassais un plat de je ne sais quel mets / Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise.» Nous eûmes droit à des invitations plus ennuyeuses. Celui qui nous conviait à sa table, le perruquier du plat pays, attaché devant sa maison à tout plat surmontée d'une enseigne en forme de plat à barbe, avait une conversation plus plate qu'un trottoir de rue; il ne faisait vraiment pas, contrairement à Arthur ou à Tonton Jacques, merveille du plat de la langue. Il sortait des platitudes du genre: «La chanson de mes compatriotes est comme leur bande dessinée: plus plate que le plat de ma main.» Insidieux il nous faisait ingurgiter un plat de moules frites surmonté de lentilles -Abel, Cain, Esaü, Joseph et compagnie, il mettait les petits plats dans les grands, quoi... Il nous forçait à faire plat net, après nous avoir servi des bieres succulentes, mais qu'il allongea d'eau toute -parce que sa bourse l'était.

Suprême auto-ironie, il nous débitait du Molière, dont le misanthrope peste contre un hôte importun: «C'est un fort méchant plat que sa sottise personne / Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.» Il nous faisait ses plates excuses après nous avoir bien ennuyés, puis il nous congédiait. Juste au moment du départ cependant, il prenait bien

soin de nous défer, pour un cross country, une course en terrain plat, le lendemain; enjôleur et spéieux, il nous faisait croire que notre entraînement en montagne nous assurerait la victoire, dans une épreuve plate, plus facile que le moindre de nos entraînements dominicaux.

Et nous, plats helvètes tout benêts, acceptions et nous rengorgions à l'avance de notre vie intéressante et des défis aisés à relever; si nous avions eu des lettres, nous nous serions proclamés heureux d'échapper au sort de Madame Bovary, pour laquelle «les autres existences, si plates qu'elles fussent, avaient du moins la chance d'un événement.»

Mais le matin venu, le Belge battait à plate couture ses concurrents épuisés par le vent contraire. Nous finissions à plat ventre, épuisés: ce que c'est de passer du cyclisme à la course à pied, lorsqu'on les a plats. On offre ce faisant la victoire à l'adversaire, sur un plateau.

Encore un épisode médiatique tombé à plat, parce qu'il a déçu les journalistes chauvins qui voulaient faire tout un plat d'une victoire nationale. Avec la ferme intention de mettre les pieds dans le plat, je me permets de faire au folliculaire indigènes une autre suggestion, liée à ce qui précède. J'ai pour eux un petit sujet «people» bien cristallin: je leur annonce que je fais

du plat à la femme du beau-frère du barbier belge, c'est-à-dire à l'épouse de mon rédacteur en chef. J'adore ses beaux cheveux plats et lisses, ses petits seins en œufs au plat. C'est souvent que nous suivons les bons conseils de Tonton Georges, adonors Venus sur quelques paquets d'inventus, et sacrifions à quelques libations en jouant la bête à deux dos. Suprême plaisir, je régresse parfois jusque dans les limbes de mon enfance, et l'air grondeur, je joue au père sévère et vaudois qui adomeste: «viens voir au plat, toi!». Sauf que la punition est un joli jeu: je lui joue du plat, je lui parle doux, et nous nous couchons à plat tous les deux...

Vous me demandez pourquoi je vous dis cela? Car je risque bien de tomber de mon haut, après les textes plats comme des punaises à genoux que je débite à longueur d'année dans ma rubrique. Il est vrai c'est grâce à elle, à son influence sur son mais de mari, que je subsiste et que je peux gagner mes plats. Mais l'heure est venue de jeter sa gourde et de mettre les choses à plat. Alors je le dis: acquiné avec le chef de gare, il m'a piqué ma femme il y a quinze ans. Aujourd'hui il est temps de passer à table et de le proclamer cocu: vous savez à quelle température se mange le plat nommé vengeance.

T. D.

LES ÉLUS LUS (LIV)

Des airs militaires

C'est l'histoire d'un type qui doit faire ses quatre semaines de service militaire de réserve. Il se dit affligé d'un défaut de prononciation qui «affecte les grades de Messieurs les Officiers». Ainsi prononce-t-il *mon capitaine, mon lieutenant, le colonel, le commandant, le général*. D'abord étonnés, puis per-

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

suadés que le type se fiche de leur poire, les officiers finissent de guerre lasse, sur le conseil du *merdecin militaire*, par le considérer comme un crétin dont on ne peut rien tirer et ils lui fichent la paix pendant toute la période. «Évidemment, ce n'est pas pendant ces 28 jours-là que j'ai repris l'Alsace et la Lorraine; mais rendez-leur cette justice, les autres non plus», dit-il en conclusion. (1)

Ne faites pas la gaie, faites la moue. (2)

L'imprudente recrue fonce dans la haie du colonel. (3)

Le Chef des moyens humains, mécaniques et logistiques utilisés en vue de la défense nationale s'est battu comme un diable afin que l'initiative demandant un abaissement des dépenses touchant à cette défense ne soit pas acceptée. Il a utilisé neuf thèses à l'appui de son opinion. Avant tout il a fait allusion aux événements du Kosovo, lesquels témoignent selon lui qu'il est impossible que l'on devine les événements de demain. (4)

Et si le président du Conseil d'État fribourgeois avait fait exprès de souhaiter aux auditeurs du Régiment d'information I un «fruchtbarer» rapport? (5) Pour tester l'attention des militaires en fin de

discours de bienvenue... ou faire cesser les premiers bâillements par l'effet de surprise? Pour ironiser sur l'ennui mortel qu'allait bientôt engendrer la critique complaisante des exercices... ou sur l'absence tragique de menace d'invasion du territoire?



M. R-G.

- 1) Résumé de la nouvelle d'Alphonse Allais «Le mauvais réserviste», 1902
- 2) Cité comme exemple d'expression «asphyxiée» dans *Lettres en folie* de Duchesne & Leguay, Magnard, 1988.
- 3) Exemple de contrepiéture avec déplacement d'un son. Cette catégorie est généralement considérée comme irrégulière par les spécialistes qui lui préfèrent les permutations.
- 4) Exemple de lipogramme: une consonne est interdite aussi bien dans l'orthographe que dans la prononciation. Traduit du *Temps* du 5 octobre 2000.
- 5) Claude Grandjean à Granges-Paccot début janvier, *L'Hebdo*, 11 janvier 2001

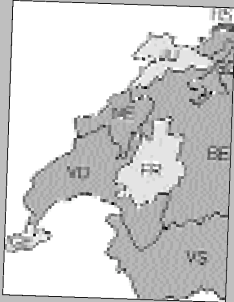
E.P.O. 02.03.04.

Chronique d'une grande cause nationale

Le développement de toute une région

Les grincheux reprochent à Expo.02 de ne rien construire qui durera. Certes les arteploges seront entièrement démontés. Mais l'Expo ira bien au-delà en revalorisant non seulement les endroits qu'elle a utilisés mais toutes les surfaces lacustres. Les cantons qui se sont le plus investis dans l'avenure devraient être les principaux bénéficiaires.

Comme le montre la carte visible sur le site internet d'Expo.02, l'assèchement des trois lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne et un nouveau tracé des frontières cantonales éliminant les enclaves devraient donner à la région un nouvel essor aussi bien agricole, grâce à l'émergence de sols très fertiles, qu'économique, grâce aux communications plus rapides par voie terrestre.



www.expo.02.ch,
22 décembre 2000

Y en a des presque comme nous

Félicitons la direction de l'Expo qui ne craint pas de remettre en cause notre conviction la plus profonde dans un esprit positif d'ouverture au monde. Espérons tout de même que nos concitoyens ne seront pas trop déçus.

«Après le chemin des drapeaux «Patrie et Peuple» à la «Landi» de 1939, ou la «Pyramide des drapeaux de toutes les communes suisses» de l'Expo 64, le projet Onoma constitue une plate-forme idéale pour présenter les communes et les villes suisses à Expo.02. L'exposition Onoma invitera le visiteur à un voyage étrange et fascinant à travers les villes et communes suisses, dont les noms présentent parfois des similitudes déroutantes avec ceux de localités situées dans les pays avoisinants.»

(www.expo.02.ch, 22 décembre 2000)

Les apocryphes



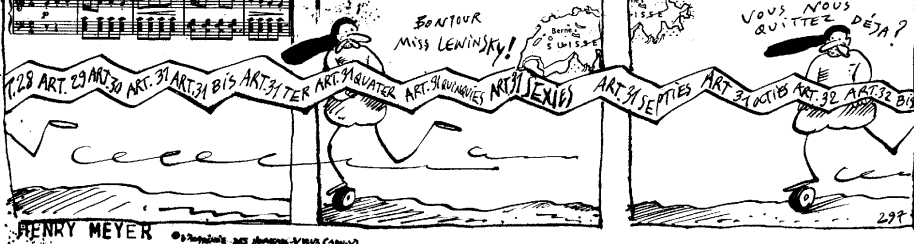
Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore. Ce feuilleton sévit l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc. Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant. Dans notre dernière édition, la monographie du prétendu Guido Van Dorpe intitulée en pseudo-néerlandais *Een moderne palimpsest*, était une pure imposture, même si son compte rendu ne comportait que des citations authentiques.



Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

N° 64. Husarenrit. Trot de cavalerie. A. Rubinstein. Allegro molto.

ART. 29 ART. 29 ART. 30 ART. 31 ART. 31 BIS ART. 31 TER ART. 31 QUATER ART. 31 QUINQUIES ART. 31 SEXIS ART. 31 SEPTIS ART. 31 OCTIS ART. 32 ART. 32 BIS



HENRY MEYER

© 1999 Henry Meyer - Tous droits réservés

- Ravie de vous revoir, mon brave Karbock... heu... Harrock! - 'n roll, Madame Castafolle... Harrock'n roll (1)

Crock en stock

SOMME d'aventures exceptionnelles et de destinées parties en fumées, piquoises et vapeurs d'alcool, le Dictionnaire du rock sonne bon la guitare saturée sur fond de grosse caisse d'usine.

Et donc voilà le rock encyclopédié. Eh oui. A force de fumer des pétards, l'heure tourne et l'amateur de rock a grisonné et chauvifié. Ou les deux. Rangé des oreilles, il classe, répertorie. Il fait de l'ordre dans sa discothèque et cache au galetas des notes devenues étranges, sourd désormais aux voix hurlantes et aux percées de synthétiseurs Moog. Au premier coup d'œil jeté dans ces deux volumes de la collection Bouquins, on repère les noms des musiciens qui ont bercé les folles années d'ados des années 70, eux-mêmes triturant des guitares dans des caves puant clopes et pieds, devenus quadragénaires (quinquagénaires?), employés de banque, jazzmen ou doyens EVM.

Mais le rock, au fond, c'est quoi? Comme l'explique docement l'introduction, tout le monde sait qu'il s'agit d'une «musique née dans les années cinquante, principalement grâce au succès d'Elvis Presley». Lui-même «fusion du blues, du rythm'n'blues, du gospel, du doo-wop et de la country», ce genre a éclaté en plusieurs genres tels que les «blues-rock, le hard-rock, country-rock, jazz-rock», -rockoko?-. Le rock, mort quelques décennies plus tard de plusieurs assauts cumulés : rap, hip-hop, rave, house, techno, Henri Dès, jungle, sample, acid jazz, drum'n'bass.

Léger coup de vieux, donc. Tout ce que des types -peu de femmes, constate-t-on- ont exprimé durant parfois des décennies n'était-il voué qu'à devenir de la chair à dictionnaire? De cette rage de vomir toute la haine qu'on a d'une société pourrie par les soupes Campbell's (même si c'est les



Abba, Alice Cooper et ZZ Top: la saga musicale du demi-siècle replacée dans l'ordre alphabétique.

meilleures), de ces dégoûts de la guerre nixonienne, de ces crachats magnifiques contre la Queen-daughter, ne reste-t-il que des œuvres de jeunesse à décrire comme on observe diverses espèces de champignons plus ou moins vénéneux? Soyons sages alors, et oisons la merveilleuse saga de papa Rock, de A comme les cuisses d'Abba au Z des barbes de ZZ Top.

Voici longtemps, un dénommé Lewis Alan était un fils de comptable de Manhattan nommé Rabinowitz qui fit changer son nom en Reed, et d'une mère à la forte personnalité. Lorsque le jeune Lou commençait à prendre conscience de son homosexualité, il vécut une expérience qui le rendit rocker à tout jamais. Alarmés par ce qu'ils considéraient comme une maladie, les parents Reed firent subir à Lou vingt-quatre (24) séances d'électrochocs au cours de l'été 1958, suivies par un traitement chimiothérapeutique lourd à la thérazine. Il mit des années à s'en remettre et devint LE Lou Reed, aujourd'hui sexagénaire toujours aussi créatif. Quarante années d'expériences d'une rare intensité n'ont pas entamé l'énergie de ce forat du rock doublé d'un poète au verbe tranchant. Pété perpétuel aux substances les plus chimiques et les plus hallucinogènes,

Lou Reed a survécu d'abord à tout cela pendant vingt ans. Depuis l'âge de quarante ans, il a ensuite survécu à un service volontaire durant vingt autres années. Et le voilà aujourd'hui papy pimpant, sûrement en train de se demander à quelle épreuve il pourrait bien essayer de soumettre sa carcasse et son mental. Des mélodies fortes, des textes intelligents, tout cela allié à une curiosité artistique insatiable, voilà un premier héros en alliage inox de cette expédition au pays rauque.

Aussi fort que ça, il y en a peu, mais tout de même. On regrettera par exemple de n'avoir pas participé de près aux débuts du Grateful Dead emmené par son indébranchable barbu de leader Jerry Garcia, embarqué avec son band dans une première et bien étrange expérience. «Des chercheurs de l'université Stanford à Palo Alto, ont recruté des étudiants, parmi lesquels Robert Hunter [...] pour tester les effets du LSD dans le cadre d'un programme légal de recherche gouvernementale. [...] Il [Hunter] entraîne qui veut dans sa maison de La Honda, près de San Jose, organisant les premiers acide tests, séances de prise collective où tous les invités se "libèrent". Amenés par Hunter, les musiciens du Grateful Dead accompagnent la première de ces expériences.»

On l'aura compris, le lecteur du Dictionnaire du rock se nourrit au moins autant des fredaines des musiciens que de leur activité artistique. Car de musique, point! Ou presque. C'est tout juste si on nous dit au passage que Dee Dee Ramone, guitariste des Ramones (tous les membres du groupe se sont toujours surnommés Ramone, Steve Ramone, Alfred Ramone, Georges-André Ramone, etc.) a dû passer à la basse car il était incapable de faire autre chose à la guitare qu'un accord de mi mineur. Des mar-

rants, ces Ramones, d'ailleurs (ça y est, on repart dans l'anecdote). Authentiques mannoillons de chantier, voyous à leurs heures, ces neuilloirs-quois seront probablement les plus punks des punks, affichant ostensiblement leur nullité musicale, se limitant à des concerts de trente minutes durant lesquels ils expédiaient vingt morceaux à la mitrailleuse, fonctionnant exclusivement sur leur énergie pour convaincre une foule au bord du lynchage.

Documenter le rock, pour les auteurs du Dictionnaire du rock, c'est beaucoup parler de qui a joué avec qui pour ensuite rejoindre telle formation, laquelle ne connaît pas tout de suite le succès, etc. Pour rigoler un peu, il faut donc se délecter de quelques histoires toujours à la limite de la légende que recèlent ces deux volumes de papier presque bible (si l'on ose ce qualificatif s'agissant souvent de si satanique musique). Tenez, à propos de légende du rock, en voici une belle: Iggy Pop. Ça commence par du bien prolo-mé. «James Osterberg [qui deviendra l'Iggy Pop en question] est élevé dans une caravane au sein du Carpenter Trailer Park à Ypsilanti, une banlieue d'Ann Arbor, une ville industrielle située à cinquante kilomètres à l'ouest de Detroit. [...] À neuf ans, il visite la gigantesque usine Ford, fierté de l'industrie automobile américaine concentrée dans la région. Il y voit et entend les énormes machines qui écrasent des plaques de tôle, gauffrant les carrosseries: il expliquera plus tard que le bruit assourdissant est à l'origine de la musique heavy metal.» Ben voyons. Si on se met à prendre au pied de la lettre tout ce que racontent les rockers... Mais poursuivons. Devenu chanteur des fameux Stooges, Iggy Pop est remarqué avec son band par la compagnie Elektra. «En juin 1969, les Stooges enregistrent en deux jours leur pre-

mier album réalisé au studio Hit Factory de New York. Les séances sont dirigées par le musicien d'avant-garde John Cale, ancien membre du Velvet Underground, qui a l'habitude de venir en cape noire à la Dracula amenant avec lui Nico, qui fait du trio en assistant aux séances.» Vaaaaaaah! Encore! «Iggy Pop obtient un rendez-vous avec le patron de la Columbia: là, Iggy monte sur le bureau où il chante à quatre pattes un pot-pourri de chansons de Frank Sinatra. Il se voit offrir un contrat pour deux disques.» Etc.

De Londres à Nœud-les-mines, de Prague à Edmonton, ils en ont semé des décibels, ces bruyants, la route formant toute cette jeunesse et faisant partie du métier de rocker. Rédigés par des Français, le Dictionnaire du rock passe évidemment par l'Hexagaune, en citant Magma (et son bien sûr classique de discothèque *Mécanik Destruk-tiv Kommandoh*), Manset (toujours bélant à ce jour), Eddy Mitchell (d'avant et d'après *Coup de Torchon*), ou Ange (Belfortins qui ont osé sévir de 1970 à au moins 1994!). Les roadies du Dictionnaire du rock n'ont pas passé par le festival du Gurten ni la Dolce Vita. Mais on repère tout de même Stefi le zurichois. Ou le tout aussi zurichois Yello, groupe fondé par le chanteur Dieter Maier, fils de banquier, et Boris Blank, ancien conducteur de camions qui utilisera les samples avant l'heure. Sans oublier Patrick Moraz («né le 24-6-1948 à Morges, Confédération helvétique») qui pour la plus grande gloire de notre beau pays fut un temps le «clavier» de Yes.

Une question nous vient après quelques heures de feuilletage: que sont ces rockers devenus? Hélas, beaucoup ont ravalé leur plectre avant l'heure. C'est d'abord la bouteille et Sister Jane qui

furent responsables de tant de disparitions. Mais certains ont fait plus original, comme ce musicien du groupe *Chicago* qui eut la mauvaise idée de perdre à la roulette russe. Plus de picking pour Marcel Dadi, père de la guitare folk, mort dans l'attentat du Boeing de la TWA. Lee Brillaux, chanteur émérite de *Dr Feelgood*, a fini quant à lui par où il a péché: cancer de la gorge.

Mais nombre d'entre eux ont duré ou nous sont revenus. On signale ces temps des concerts de *Magma*. Mêmes masques, mêmes gestes obscènes, *Kiss* est de retour avec une tournée triomphale et un disque en 1998, sans qu'on ait jamais vu le vrai visage de ces doux baladins depuis la création du groupe en 1973. Polnareff sortira-t-il de sa suite du Royal Monceau, où il vit totalement reclus, pour montrer son postérieur d'homme de cinquante-six ans? Si le fisc ne lui demande plus rien, on est quasi à l'abri de ce genre de risque. Et de plus, comme le dit James Bond dans *Goldfinger* (1964) en peignoir immaculé, cherchant deux verres à champagne et s'appropriant à déguster sa prochaine blonde platine: «Il y a des choses qui ne se font pas, comme boire du Dom Pérignon à plus de trois degrés, ou écouter les Beatles sans boules quies.»

Économie grisonne
Reconversion fulgurante

Revue de l'Office national suisse du Tourisme, dans tous les bons trains, janvier 2000

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...

Devoirs de souvenirs de vacances

Rue des Pucelles, Strasbourg, octobre 2000

LA DISTINCTION — 3



Michka Assayas
Dictionnaire du rock
Robert Laffont, coll. Bouquins, 2000,
2 vol. et un index, 1058 p., Frs 134,20

(1) *Coke en stock*, Hergé, Casterman, Tournai/Paris, 1958, p. 40.

Une rentrée littéraire bien morale



Lydie Salvayre
Les belles âmes
Seuil, septembre 2000, 156 p., Frs 26.10

Un groupe de petits et grands bourgeois compatissants font le tour d'Europe des banlieues déshéritées, entre Paris et Turin. Au-delà de l'idée du tourisme social et de quelques rares effets d'ironie que l'auteur veut bien nous concéder, le livre de Lydie Salvayre ne contient rien. Les riches sont voyeurs, futilités et mesquins, les pauvres enfoncés dans le malheur, brutaux ou soumis. Une voix extérieure, fuyante et plaintive, ajoute son lamento personnel à ce concert. Rédigées dans la novlangue des journalistes paresseux, qui mêle des mots introuvables dans les dictionnaires à des grossièretés bien gauloises, les pages se succèdent sur un rythme syncope fait de phrases hachées, réduites à un ou deux mots. Voilà. Nul. C'est nul. À chier. Et en plus, contagieux.



Agnès Desarthe
Les bonnes intentions
L'Olivier, septembre 2000, 138 p., Frs 29.30

Que faire face à un monstre ordinaire? Une jeune bourgeoise, bien installée dans sa propriété par étage, découvre qu'un gros dégueulasse à la Reiser s'est incrusté chez la concierge et terrorise un petit vieux. Elle tente de réagir, culpabilisée par l'écart social entre elle et eux, que toutes ses interventions ne font qu'accroître encore. Belle démonstration de l'impuissance moralisatrice, pour laquelle l'auteur n'a pas su trouver de point de chute. On reste sur sa faim.



Dominique Muller
Les filles prodigées
Seuil, septembre 2000, 211 p., Frs 32.20

Le cadavre dans le placard finit par intoxicquer toute la maison, c'est bien connu. Deux jeunes filles ont été violées et assassinées dans la même localité, l'une durant la fête foraine, l'autre dans la version branchée du luna-park: un cyber-café. Le meurtrier restant introuvable, les parents des victimes réagissent avec leur sensibilité et leur bagage culturel propres: la résignation autodestructrice pour les uns, la théâtralité racoleuse pour les autres, qui comprennent vite que notre époque attribue une valeur marchande à tout, même à la douleur. Plusieurs familles vont exploser, et le croisement de ces incendies domestiques va encore amplifier la catastrophe, comme une réaction chimique. Le personnage des *Filles prodigées*, c'est d'abord la ville, avec ses places, ses pizzerias, ses cités-satellites, ses miséreux et ses bourgeois. Faux polar dont l'intrigue se résout dans un tour de passe-passe sans intérêt, le livre de Dominique Muller montre les ravages que peut déclencher un drame irrésolu, lorsqu'il frappe une cité traudée par d'in-

Parenthèse désenchantée



Jean-Philippe Toussaint
Autoportrait (à l'étranger)
Minuit, 2000, 120 p., Frs 19.80

L'écrivain belge déambule amusé de par le vaste globe, ses oculaires fixant les hasards cocasses, les images exemplaires, les rencontres fortuites tandis qu'il remplit consciencieusement son rôle d'écrivain francophone, se laissant placidement inviter à divers colloques et réunions de l'Afrique à l'Asie, en repassant par Berlin, là même où il avait arrêté de regarder *La télévision*. Il y a de très bons moments: lorsque l'auteur décrit le joyeux goulagement d'une eau minérale durant une conférence fort ennuyeuse à Sfax ou comment une lectrice tokyoïte se l'était imaginé somme toute plus intelligent. Il raconte aussi que lors d'une rencontre à Hanoi avec des écrivains vietnamiens, Jane Birkin se trouvait en bout de table, sans qu'on sache jamais ni pourquoi ni comment (et qu'à la demande générale elle chanta deux vers lascifs). Qu'au détour d'une piste tunisienne il pleura la mort d'Ayrton Senna en compagnie de deux archéologues françaises (qui en avaient pourtant vu d'autres). Qu'au Cap Corse il vécut le plus beau jour (de sa vie) en remportant un tournoi (de pétanque). Il n'y a qu'un problème dans ce livre nonchalant, c'est l'abus des parenthèses finaudes (qui finissent par énerver). (M. Lu.)

La réalité
Papa-m'a-dit, grand envoûteur très performant!



27 septembre 1990 à Lomé (Togo): Jean-Christophe Milotrand (à g.) s'exprime devant un officier français devant des armes substituées à un commando qui avait tenté un coup d'État.
24 Heures, 23 décembre 2000

Chronique de la haine littéraire



Martin Amis
The Information
Vintage, 1996
Folio, 676 p., Frs 15.90

Quelque chose déstabilise après coup, quelques jours après qu'on a fini la lecture de *The Information*. Parce que tout de même, on a un petit peu pris l'habitude, au fil des années, au fil des décennies, au fil des siècles d'écriture et de lecture de romans, de fixer positivement son attention sur un personnage. Pas forcément un personnage positif d'ailleurs: Javert est après tout aussi fascinant que Jean Valjean. Ici, dans ce récit sans merci de la jalousie littéraire absolue, on se demande à quel personnage on s'est attaché et la réponse est: «Aucun».

Pourquoi Diable faut-il alors lire, lire absolument, lire sans hésitations *The Information*?

– Sans doute parce que Martin Amis décrit avec une joie noire les tentatives pathétiques du médiocrissime écrivain Richard Tull pour démolir Gwyn Barry, son plus vieil ami, auteur médiocre à succès pourtant mondial.

– Parce qu'Amis a inventé le livre littéralement illisible, dont les lecteurs sont successivement frappés de: migraine invalidante, sinusite bilatérale, diplopie, méningite aiguë...

– Parce qu'on y trouve un voyou qui s'est fait à moitié dévorer la gueule par son propre pit-bull (délicatement nommé *Beef*), qui, lorsqu'un copain vient le voir à l'hôpital avec le cher toutou camouflé dans un grand sac, a le temps de pleurer de joie – il aime ce chien – avant de se faire rebouffer la gueule. Il faut trois infirmières et un médecin pour faire lâcher prise à *Beef*.

– Parce que les effets d'un tabassage sur un visage y sont décrits ainsi: «His cheekbone, this night, bore only an arid smear of yellow (not the cheerful, nursery yellow of days past, but a different yellow, a dead yellow). The eye itself was no longer a tropical anemone. It had become an eye again...»

Il n'est pas du tout certain que la traduction française rende correctement le style rare de Martin Amis: tant pis, le livre vaut même la peine de passer par là-dessus. (J.-C. B.)

Prose toujours

Un genre en soi

On l'ignore trop souvent, la critique littéraire fut autrefois tentée d'interroger la signification des livres, leur inscription dans un lieu et une époque. Revenue de ces errements, elle se consacre aujourd'hui à des fonctions autrement plus nobles: réserver d'anecdotes biographiques destinées à meubler la conversation à l'heure de l'apéro (*Liberation*); fichier de police dénôçant tous les auteurs ayant voté une fois ou l'autre à droite du PCF (*Les Inrockuptibles*); cure psychanalytique – offerte par les lecteurs – pour graphomanes incurables (*24 Heures*). De nombreuses recherches universitaires ont disséqué les déterminations sociologiques, les enjeux économiques, les réseaux intéressés et les complexités amoureuses qui entourent et souvent parasitent l'acte simplissime qui consiste à donner son opinion sur un lot plus ou moins épais de papier imprimé. Restait entier le mystère du texte critique en lui-même.

Les applications de ce schème théorique sont innombrables. Un exemple, pris au hasard: dans *Le Monde des Livres* du 12 janvier dernier, Patrick Kéchichian (ces noms! comme dit Obélix, premier indice...) consacre dix mille signes à *Une femme de ménage*, publié par Christian Oster aux éditions de Minuit. Morceaux choisis: «*L'intrigue est conçue pour être tout à la fois banale, passable, ment hiératique... intrigante.*» Là déjà, un décolle devant tant d'ingéniosité verbale; vite la suite! «*Ici, le narrateur – dont nous n'ap-*

prendrons qu'à la moitié du livre, et pas à n'importe quel moment de la narration, qu'il se nomme Jacques – , récemment plaqé par Constante décide prendre une femme de ménage. Le concept de narrateur révèle ici toute son efficacité: imaginez un seul instant qu'il se fût nommé Pierre ou Paul... Le critique contrefait ensuite le Jacques: «*J'avais attendu six mois. Six mois sans ménage, six mois sans Constante. Une femme qui m'avait occupé l'esprit et le cœur, sans cesse, et qu'il me suffisait de voir ou d'évoquer pour me dire que la vie avait une forme. Dou l'inutilité de ranger, désormais chez moi. De maintenir l'ordre. De passer l'aspirateur.*» Palpitant, non? Bientôt, la créature du critique, ce *zozoteur*, au comble d'un humour singulier mêlé à une émotion «*d'autant plus poignante qu'on ne l'attend pas,* nous montrera comment son *narradoteur* tronche la bonne.



Hervé Henne
Pour une critique critique de la critique
PUF, octobre 1999, 345 p., Frs 29.80

(Annonce)

Exposition

ZULEIKA BOUMGHAR

Du 7 mars au 8 avril
Vernissage le 7 mars
de 18h00 à 20h00
Visite guidée et vidéos
le 21 mars à 18h00

Zuleika Boumghar est née en 1977 à Lausanne. Elle termine actuellement l'École Cantonale d'Art de Lausanne en section arts visuels. Son travail artistique consiste essentiellement en travaux vidéo condensant des images, situations et attitudes clichés – lieux communs de notre société. La femme, l'image qu'elle véhicule, l'amour, la séduction, l'apparence physique – qu'elle se plaît à transformer – sont les thèmes récurrents de son travail. Dans «*Relovation*», par exemple, une vidéo qu'elle réalise en 1999, elle se met en scène en incarnant des femmes-types, dans des schémas amoureux tirés de séries télévisées américaines; changeant de personnalité et d'apparence, elle dialogue avec un homme invisible. Largement inspirée de la télévision, du cinéma et des magazines, Zuleika Boumghar revendique le superficiel, en phase avec notre époque: glamour, poudre aux yeux, rêves sur catalogue, amour en strass et mièvreries, imposant l'introspection sur le paraître et son cortège.

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Douceurs d'hiver

LES vins doux constituent un monde à part dans l'univers des grands vins. Peut-être parce qu'ils sont rarement grands et que le consommateur peu averti a souvent le plus grand mal à adopter une position critique devant ces sucres résiduels qui excitent les papilles antérieures de la langue. Car dans notre société souvent allergique aux saveurs acides et amères (assimilées illico presto par «le grand public» à de la mauvaise qualité) le sucre a le charme de déridier même les habitués non-buveurs. Pourtant, une certaine catégorie de mâles n'attend pas que le bouchon ait sauté pour entonner les sempiternelles réprobations empreintes d'un mépris affiché et guère plus lucide: tous les vins doux seraient des espèces de liqueurs réservées aux femmes. Devant ce désarroi un survol des principaux modes d'élaborations des vins doux m'a semblé intéressant.

De la manière de vinifier les vins doux.

Les vins doux sont doux car tout le sucre contenu dans le moût n'a pas été transformé en alcool durant la fermentation alcoolique: c'est ce qu'on appelle le sucre résiduel. Il se mesure en grammes par litre (g/l) et atteint des valeurs oscillant habituellement entre 35 (moelleux) et 200 (liqueur très épaisse, assez rare). Les deux méthodes de vinification existant pour obtenir ce sucre résiduel se basent sur une même réalité: les levures travaillent difficilement à des taux d'alcools élevés (elles meurent en général au-delà de 15%).

Le premier système a recours au mutage alcoolique, c'est-à-dire que le vigneron ajoute de l'alcool distillé dans son moût en cours de fermentation. Cela va faire monter le taux d'alcool au-dessus de 15° et la fermentation va s'arrêter alors qu'il reste encore des sucres dans le moût. L'art consiste évidemment à utiliser le bon dosage au bon moment. Si le mutage est fait avant le début de la fermentation on obtient un vin de liqueur: c'est la méthode utilisée pour le Pineau des Charentes. Si le mutage a lieu plutôt entre le milieu et la fin de la fermentation, on obtient les vins mutés classiques: les Portos à Porto, les Banyuls, Rivesaltes et Maury dans le Roussillon, les Rasteau dans le Rhône, et tous les muscats mutés du pourtour méditerranéen dont les plus connus chez nous sont ceux de

Beaumes-de-Venise et de Rivesaltes.

L'autre méthode consiste à avoir un moût suffisamment riche en sucres naturels au départ pour que le degré potentiel d'alcool soit supérieur à ces 15°. La fermentation va alors plus ou moins naturellement s'arrêter avec des sucres encore non fermentés. Il y a bien sûr plusieurs chemins possibles pour obtenir une telle concentration de sucres. La plus connue consiste à laisser les grappes de raisin sur les ceps au-delà de la période de maturité pour obtenir des raisins en surmaturité partiellement desséchés. C'est ainsi que sont obtenus les vendanges tardives d'Alsace, les vins doux de la Loire, les flétris sur souches valaisans et bien sûr les Sauternes. Dans certaines conditions climatiques, un champignon se développe sur les baies durant cette arrière-saison, le botrytis cynerea. Au lieu d'avoir la grappe (pourriture grise) son action va au contraire enrichir les baies en sucre et en acidité (évaporation d'eau à travers la peau) et les transformer aromatiquement. Les sélections de grains nobles alsaciennes, les Sauternes dans certains millésimes et plus près de nous les grains nobles du Valais sont obtenus ainsi.

Le vigneron peut aussi ramasser ses raisins à une période plus ou moins normale de vendanges et les mettre alors à sécher sur un lit de paille à l'horizontale ou à la verticale en tresse. C'est la méthode utilisée pour produire les fameux vins de paille en France et les *recioto* de Vénétie par exemple. On dit souvent de ces vins qu'ils sont obtenus par passerillage.

La dernière grande méthode, la cryo-extraction, est plus récente bien qu'elle soit inspirée de l'Eiswein, un vin traditionnel allemand élaboré avec des grappes récoltées gelées sur souches. Le sucre agissant à la manière d'un anti-gel, seules les parties moins riches sont gelées; lors du pressurage, seules les autres sont pressées, ce qui permet d'obtenir des moûts plus riches. La cryo-extraction utilise le même principe: les raisins (déjà enrichis en sucre par l'une ou l'autre des méthodes précédentes) sont partiellement congelés par le vigneron avant d'être pressés. Cette méthode largement diffusée à Sauternes permet de faire de «passer» les millésimes plus difficiles afin d'enrichir des moûts trop légers. Elle a ensuite été diffusée dans la

plupart des régions d'Europe, y compris en Suisse romande. Si au départ, elle était un moyen technique d'assistance, certains l'utilisent aujourd'hui comme méthode principale pour obtenir des vins doux, car elle permet de les produire à des prix de revient plus bas et avec une plus faible prise de risque. Les puristes lui reprochent de n'être qu'un ersatz aux vraies Vendanges Tardives et Grains Nobles.

De la manière d'élever les vins doux.

En plus du mode de vinification, les caractéristiques d'un vin doux dépendent encore du mode d'élevage choisi. Pour les doux mutés, on distingue deux grandes catégories: ceux qui ont été élevés en milieu réducteur (méthode classique: le vin n'est pas en contact direct avec l'oxygène, donc les cuves ou les barriques sont pleines) et ceux qui ont été élevés en milieu oxydatif, c'est-à-dire en présence d'oxygène, par exemple dans un foudre à moitié plein seulement. Cette deuxième sorte d'élevage ne peut en principe avoir lieu que pour des vins mutés qui ont des taux d'alcool élevés. En effet cet alcool les protège des bactéries en présence dans l'air. Celles-ci pourraient se développer sur des vins à 13° par exemple (d'où l'importance que les barriques soient maintenues pleines). Le vin jaune est une notable exception: protégé par un voile qui se développe au-dessus du vin, il résiste à un élevage en milieu oxydatif.

Lorsque l'élevage a lieu en milieu réducteur, le vin, doux ou non d'ailleurs, muté ou non, garde ses arômes de fruits avec parfois des arômes apportés par la barrique en plus. Lorsque la bouteille est ouverte, il faut la consommer «rapidement» sous peine de voir le vin s'oxyder. C'est le cas par exemple des muscats mutés du sud de la France, des Portos Vintage, des Banyuls Rimage ainsi que de l'immense majorité des vins en général. Dans ce cas présent, ces vins mutés se comportent à l'aération comme un vin classique.

Lorsque l'élevage a lieu en milieu oxydatif, le vin acquiert des arômes très spécifiques dits de façon redondante oxydatifs. Ils nous font souvent penser à des arômes de noix, d'amandes. La couleur change également: les vins rouges deviennent moins intenses, plus bruns, on dit qu'ils tuilent. Les vins blancs au contraire ont tendance à foncer, à prendre des couleurs

un peu orangées, un peu ambrées. À la limite, après un vieillissement très long, on pourrait ne plus savoir si on boit un blanc ou un rouge. Cette évolution des robes est comparable à celle qui se produit en bouteille, mais elle est plus rapide. Lorsque la bouteille est ouverte, on peut la garder plusieurs semaines sans que le vin ne s'altère, comme s'il s'était immunisé contre l'oxydation. C'est ce genre de vin qu'on sert en général à l'apéritif: Porto Tawny, Rivesaltes tuilé ou ambré, Banyuls traditionnel (on peut voir qu'il y a deux grandes catégories de Porto ou de Banyuls à ne pas confondre. On peut tout à fait aimer l'une et détester l'autre).

De la dégustation des vins doux.

La pierre angulaire de l'équilibre d'un vin doux réside dans l'intégration de son sucre résiduel: il ne doit pas surnager au-dessus du vin. L'acidité joue ici un rôle primordial, car elle préserve une certaine fraîcheur. Si elle est trop faible, le vin paraît mou, pâteux, sans colonne vertébrale en quelque sorte. On sent bien ces déséquilibres en finale après avoir avalé ou rechâché le vin si cet équilibre n'est pas respecté. La bouche ne reste pas sèche, mais collante par le sucre. Cet équilibre acide-sucre doit également être tenu, digéré en quelque sorte, par la matière, par la richesse en extrait du vin pour que l'on ait affaire à autre chose qu'une limonade acidulée. Les vins doux mutés qui ont un taux d'alcool élevé peuvent également présenter des grands déséquilibres à ce niveau avec des nez alcooleux et des bouches brûlantes. Là encore, l'alcool doit être équilibré par les autres composants du vin.

Les vins doux n'échappent pas ensuite aux problèmes posés à tous les vins en général: intégration du boisé en cas d'élevage en barriques, complexité aromatique, finesse, puissance. Leur dégustation critique demande bien sûr une certaine expérience, d'autant plus dure à acquérir qu'on en boit peu souvent. Elle demande aussi une certaine concentration et une attention de quelques minutes données à son verre. Commence alors le long chemin des déceptions truffé ici et là de quelques émerveillements. Jubilation de tomber sur une espèce de perfection, mais peut-être aussi de l'avoir reconnue. *Nectare humanum est.*

J. Ma.

Éthylisme militant



Jean-Michel Mension

La tribu

Allia, mai 1998, 141 p., Frs 27.60

Assisterait-on au retour du situationnisme? Les affiches publicitaires sont envahies de slogans révolutionnaires hermétiques; dans son roman *99 francs*, Beigbeder bavarde à longueur de pages, sans avouer son inspiration, au sujet de la réification; l'autre mois, FR3 et Philippe Sollers faisaient entrer Guy-Ernest Debord, «le réfractaire absolu», dans la galerie des «grands écrivains français», à la suite de Lautréamont, Breton et Cravan (on pouvait craindre plus mauvaise compagnie). Peut-être bien que la diminution du chômage, du moins pour une partie de la population, donne une actualité nouvelle au mot d'ordre légendaire des situs: ne travaillez jamais!

Pour ceux que le sujet intrigue, *La tribu*, souvenirs racontés sur le zinc d'un troquet par Jean-Michel Mension et transcrits à peu près tels quels, apportera un éclairage joyeux sur l'Internationale «lettriste», où Debord fit ses premières armes et exclut ses premiers camarades.

Dans un Paris encore marqué par la guerre, quelques étudiants peu soucieux de leur carrière et quelques adolescents révoltés, parfois passés par les maisons de correction comme Mension, découvrent la vie urbaine sans contraintes, se mettent à boire comme des trous, à fumer du haschich avant tout le monde, à inhaler voire à ingurgiter de l'éther et à errer dans «le quartier», d'un rade à l'autre. Ils y croisent des philosophes de brasserie, derniers chirurgiens de l'existentialisme, des évadés de Cayenne, des clochards, des maquereaux et mille autres petits métiers pittoresques. Les revenus sont assurés par le vin, les escroqueries aux touristes, la manche, parfois un peu de prostitution. Voilà l'histoire d'une génération, au temps des duffel-coats, des pantalons en velours côtelé et des grandes écharpes, quand des miroirs jaunis élargissaient sans fin des bistrotiers déjà immenses, où l'on se nourrissait de vin et, parfois, de saucisses-frites quand on ne dormait pas sur les banquettes. Comme toute avant-garde se définit par sa capacité à dégommer l'avant-garde précédente, ces jeunes gens se divertissent à insulter Tzara, à houspiller les surréalistes et à mépriser le cinéma. Ou alors ils cherchent à déclencher des scandales par tous les moyens: de la projection de *Hurllements en faveur de Sade* (1952), film érotique sans images, au «meeting des Ratés» (mars 1950), mi-escroquerie à touristes, mi-performance poétique, durant laquelle les orateurs se proclament «incapables, inutiles, oisifs, va-nu-pieds des comptoirs», tandis qu'un des leurs, «syphilitique de gauche», disserte sur les «mérites de l'impuissance», l'alcoolisme, délinquance, clochardisation légère, érémitisme campagnard (sur le tard: la rupture ultime, plus encore que le suicide), les «lettristes» cultivent tous les refus. Fusionnant l'art, la littérature, la politique et la vie communautaire dans un partage de tous les instants: ils atteignent le *walhala* des combattants de cette guerre contre la société: ensemble, ils forment une famille élargie, un clan, une tribu.

Si le discours politique reste aussi déclamatoire qu'abscons, il recèle un chant d'amour à la ville, un poème magnifique dédié à Paris, dont Debord disait qu'elle est «Une ville si belle que certains préféreraient y vivre pauvres plutôt que riches ailleurs.» et qu'il aime au point de faire disperser ses cendres à la pointe de l'île Saint-Louis. La «dérive» situationniste est une sorte de petit traité de marche en ville, où les étapes habituelles, cols et gués, sont remplacées par des bistrotiers. Une de leurs boissons favorites résume à merveille la splendeur sauvage de ces explorations dans des contrées inconnues: le «cocktail Legros», simplement un pastis où le rhum remplaçait l'eau. À boire cul sec. (R. O.)

Radicaux toujours à l'avant-garde

Même sourire, mêmes idées

«Je trouve qu'elle est assez jolie, mais à part ça je ne pense à rien.»

Yves Guisan, conseiller national radical vaudois, à propos de Rita Fuhrer, supra TSR, 19 novembre 2000

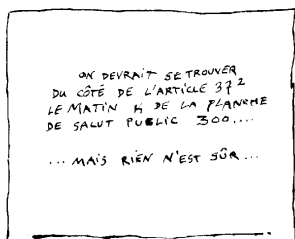


«Votre dernière folie? - Laisser ma femme conduire ma voiture.»

Éric Golaz, député radical au Grand Conseil vaudois in La Nouvelle Revue, 30 septembre 2000



Viens, femme, te rasseoir sur le banc...





Donald Westlake
Le Contrat
 Traduit de l'américain par Daniel Lemoine,
 Rivages/Thriller, novembre 2000, 337 p, Frs 39.-

L'inventivité (celle des situations comme celle dont font preuve des protagonistes obsédés par la nécessité de réaliser un gros coup dans l'esprit de la réussite individuelle coûte que coûte) et surtout un humour féroce auront des décennies durant été la marque de fabrique de Don Westlake, une des dernières grandes figures de ce roman noir américain où le souci d'une narration efficace occupait une place de choix.

Passent les années, la production demeure abondante. L'humour s'est estompé, la férocité, teintée aujourd'hui d'amertume, il est vrai, demeure. L'inventivité aussi. Reste que le vieux Don semble maintenant s'attacher à des thèmes où les travers de la société américaine se voient devenus objets d'investigation. De la quête de la réussite on glisse vers la quête de la survie de la part d'individus pas forcément malhonnêtes, qui se voient pris entre les tenailles du *big business*. Après les effets des restructurations industrielles (*Le Couperet*, même éditeur, *La Distinction* n° 70), après les stratégies des fabricants de tabac, les désormais «cigarettes», (*Smoke*, même éditeur, *La Distinction* n° 77), Westlake s'attaque au monde de l'édition, qui lui non plus, semblerait-il, ne donne guère dans le sentiment en matière de loïs de rentabilité. Une bibliothèque publique de Manhattan. Bryce Proctor y effectue des recherches pour son prochain roman. Une tâche rébarbative pour cet écrivain à succès qui «dit et répète à son éditeur qu'il s'est lancé dans la fiction parce qu'il pouvait tout inventer, mais non, tout le monde veut que les détails soient exacts.» La nécessité de se documenter sur le «Kirghizistan» n'est pas seule responsable de l'assèchement de l'imagination de Proctor. Sa dernière épouse, Lucie, demande le divorce avec des exigences financières considérables. Le voilà incapable de mener à bout une «histoire», lui qui ne vivait que pour cela. En quittant la bibliothèque, il tombe sur un confrère, Wayne, perdu de vue depuis des années. Et pour cause. Après des débuts prometteurs (commercialement s'entend), Wayne est entré dans une sorte de *black list* des ordinateurs chargés de répertorier les ventes. Wayne est devenu, avec tant d'autres, un paria de l'édition américaine, il n'a plus aucune chance de publier sous son nom.

«Tu as un livre mais pas d'éditeur, j'ai un éditeur mais je n'ai pas de livre.» Proctor propose donc un «contrat» à Wayne. Avec partage des juteux droits d'auteur que procure chaque roman signé Proctor. Ce contrat, toutefois, comporte une clause : il faut que Wayne fasse disparaître la vindicative Lucie. La vie est chère à Greenwich Village, Wayne est un écrivain prolifique mais mortifié de ne plus voir ses livres publiés. Il accepte le contrat dans son intégralité : son propre roman paraîtra avec la signature de Proctor et il débarrassera définitivement ce dernier de son épouse.

On ne cassera pas le suspense en révélant que, non sans mal – on a beau avoir fait preuve d'imagination romanesque, il est difficile de leur quelqu'un «pour de vrai» –, Wayne remplit la clause additionnelle du contrat. Reste l'essentiel, l'aventure de l'édition du roman *Deux visages dans le miroir*. Et les péripéties qui en découleront avec le face à face entre l'Auteur déclinant et son Double, humble mais désormais ambitieux.

Un face à face, on se délecte en découvrant en toile de fond les rituels de l'intelligentsia new yorkaise, qui tournent à la confrontation, ainsi le veulent les lois du marché (éditorial en l'occurrence). «Les relations de type marchand sont fondées sur le contrat et non sur la réciprocité. Elles s'appuient sur des réseaux d'intérêts communs dont la durée d'existence est celle pendant laquelle les parties continuent à honorer leurs obligations contractuelles.» nous rappelle l'économiste Jeremy Rifkin dans le captivant *L'Âge de l'accès* (éd. La Découverte). L'heureusement intrassable Westlake illustre cette loi avec, une fois encore, un roman noir sensationnel. (G. M.)



Michèle Rozenfarb
Vagabondages
 Gallimard, série Noire, 2000, 224 p., Frs 11.40

«Tout homme a besoin de savoir s'il est ou non meurtrier. Parce que la vie, la mort... ce n'est pas une mince affaire», explique le narrateur au policier qui tente de l'interroger. Notre homme, un vagabond vivant plus ou moins dans la rue, est soupçonné, des témoins l'auraient vu, d'avoir tué trois jeunes femmes puis d'avoir jeté leur corps dans un canal, au bord duquel il avait laissé des effets personnels compromettants. La première victime égorgée, la seconde étranglée, la troisième assommée, des crimes commis à date fixe : la police semble détecter un *serial killer* des plus pervers. Reste à la faire avouer. C'est ici que la tâche devient délicate. Non pas que l'homme nie ou se mure dans le silence. Au contraire, il se montre des plus conciliant. Mais il ne se souvient de rien.

Le flic a beau tenter de lui faire dire ce qui l'aurait poussé à commettre ces méfaits, alterner patience et rodoement, il ne se souvient de rien. «Je conçois qu'un mobile ferait votre affaire autant que la mienne. C'est pourquoi notre intérêt est de mettre en commun ce que nous savons de moi.» insiste le suspect. Le héros, «sujet à des éclipses imprévisibles», compte en fait sur cet interrogatoire pour tenter de restaurer une identité égarée, personne, pas davantage lui-même que le flic ou le psychiatre que ce dernier consulte, ne sachant quand ni en quelles circonstances.

Construit tout en dialogues et en monologues intérieurs d'un héros (un assassin?) habité par la souffrance, dépourvu de tout effet spectaculaire, *Vagabondages* plonge en quelque sorte aux tréfonds de toute enquête policière : faire «parler» le suspect.

Le dernier roman de Michèle Rozenfarb ne prolonge cependant pas le tour de force qu'elle avait accompli avec *Chapeau!* (même éditeur, *La Distinction* n° 66), dans lequel une jeune handicapée mentale aphasique mais à la pensée si vive et au désir de communiquer si grand se trouvait contrainte de témoigner sur des meurtres commis lors de son camp de vacances. L'effet de surprise causé par ces jeux de langage ne dure que le temps d'un livre, serait-on tenté de... dire. (G. M.)

Les contretemps (extraits)

Il était une fois Pierre Perret, un détective privé, Anne et son Diabolo-Menthe

PAS de musique ou si peu pour moi cet été, comme les étés précédents d'ailleurs. Analyse de la situation. RegARDS sur mon agenda :

Bon : l'été ça commence mal. C'est la fête de la musique.

Lundi 26 juin : Dîner avec des amis musiciens de jazz qui ont choisi de vivre (mal) de la musique, pas des subventions ni du salaire confortable de la RSR, mais de la musique. Ils habitent Paris. Nous vantons la modestie de Thierry Lang qui se compare à Brad Mehldau, bon c'est vrai tous les deux jouent du piano.

Vendredi 30 : Skaros (groupe traditionnel grec) en concert pour la fête de fin d'année d'une garderie, la scène est mal placée, personne n'écoute, un gosse tape tellement fort sur je-ne-sais-quoi que le percussionniste s'emmêle les doigts. Dire que c'est moi qui les ai amenés dans cette galère.

Tiens il pleut. Voici le Festival de la Cité. L'occasion de voir les jeunes artistes locaux. Retenu Hervé Lesserteur. Évité de tomber sur le Gras Triple Romand, création pour les 25 ans du Festival, au moins on n'est pas trompé sur la marchandise, le spectacle s'intitule «La Caisse à outils», et les garagistes-chanteurs sont, attention personne ne s'y attend, Michel Bühler (le seul chanteur qui se donne envie de devenir capitaliste), le Bel Hubert et Denis Alber. Ce dernier s'est donc autoprogrammé cinq jours de suite. Merci pour les autres.

Mercredi 9 août : Un client, détective privé, a besoin de suite de la fameuse chanson de *Il était une fois*. On ne l'a pas. Un coup de fil à un collègue, il l'a. Un de plus qui me promet de me payer un verre la prochaine fois.

Judi 24 : Pierre Perret au magasin, oui sauf que celui-là a 85 ans, plein de croûtes. Il est tombé en rentrant chez lui au chemin du Trabandian, il veut poursuivre (c'est bien la mentalité de cette rue) la ville pour négligence de la tenue des trottoirs.

Son point de vue sur la musique est édifiant. Bushing sur les haut-parleurs est traité de musique de noir, et autant dire que dans sa bouche ce n'est pas un compliment, il est loin de la magnifique chanson de son homonyme «Lily». Il me dit que les Suisses n'aiment pas les Suisses. Eh bien quand on l'entend, on les comprend. Ce soir, un diabolo-menthe servi par Yves Simon pour se désaltérer les oreilles. Boire pour oublier que le monde se divise en deux catégories.

Ceux qui aiment Bashung et ceux qui aiment Pierre Perret.

Vendredi 25 : Voici mon détective qui a une autre recherche, écouter une K7 et trouver le groupe. Je reste son idole car je trouve facilement, il s'agit de l'album «The Dark side of the moon» des Pink Floyd. On ne l'a pas en stock, mais pour me remercier il tient à acheter un disque, et mon verre alors!

Samedi 26 : P. D. se fout de ma gueule, le pire c'est qu'il ne s'en rend pas compte, je me charge de le lui apprendre par un petit mot cinglant. C'est la seule personne, un ami (?), qui peut aisément placer mes photos dans le ringierisme, il m'oublie chaque fois, et va jusqu'à préférer une photographie d'Edipresse. Quelle inconscience! Égoïste!

J'ai le moral au moche fixe. Je geins mon éternel refrain version remix du «Personne-ne-m'aime» suivi de mon tube «Je n'ai pas de chance».

Lundi 28 : Un client vient chercher de la musique pour son enregistrement (1922-?) et me tend sa feuille contenant tous les détails : musique choisie, minutage précis. Nous n'avons rien de ce qu'il cherche, je lui propose de (tr)passer. Il va tout de même voir ailleurs. En tous les cas, cette recherche le divertit, il repart en conquérant.

Samedi 2 septembre : «Bonjour, j'aimerais des romances, cool, genre Vivaldi... une musique en harmonie pour ma femme enceinte.» Un vendeur lui aurait déjà vendu la moitié du magasin en le regardant droit dans les yeux et en lui disant voilà c'est ça qu'il vous faut. Mais moi qui ne suis qu'un disquaire fatigué, j'essaie de comprendre, je lui demande de préciser, je le questionne pour en savoir plus. Mais la vérité c'est qu'il ne sait pas ce qu'il se veut... Si, ce qu'il veut : un vendeur.

Judi 7 : Ma photo de Thierry Lang triomphe, R. me dit qu'elle sera utilisée le plus possible. Je suis content, mais surpris car si cette photo existe, c'est uniquement parce que Thierry Lang était en première partie de mon pianiste favori Brad Mehldau. R. est bien le seul à s'intéresser vraiment à mes photos au sens commercial.

Je ne peux pas en dire autant du talentueux quintette B. J'apprends qu'ils ont vendu les mille exemplaires de leur cd. Le livret intérieur est dominé par ma photo mise à disposition gracieusement. Après mille cd vendus, je pourrais espérer un geste de leur part, un geste d'une valeur de



frs 100.- par exemple, je sais d'avance que je devrais le leur suggérer. À la sortie du cd (il y a 10 mois), ils avaient déjà oublié de me donner 1 cd. J'adore ces relations à sens unique.

Samedi 9 : *Ah Le Temps* et le journaliste A. auront été des pleutres du début à la fin : **Mardi 2 mai** : A. me téléphone car il a un besoin urgent d'avoir des photos de Simon Goubert pour son article à paraître le jour du concert de ce dernier. Le lendemain, je lui montre cinq photos au choix. Monsieur veut les cinq, car il ne sait pas laquelle choisir. Jour J un article mais pas de photo, je le vois le soir du concert. Il me salue à peine, et de manière désinvolte me signale que finalement la rédaction a changé d'avis. Je lui rétorque que j'attends le retour de mes photos au plus vite. «Ah ouais... pour ça, téléphone à l'icongraphe.» C'est à moi maintenant de quémander.

Et ce n'est qu'aujourd'hui, quatre mois après, que je reçois les photos sans aucune protection dans une enveloppe carton. Sans aucun mot ni salutations. Genre les voicettes photos de merde. Trop aimable.

La soirée se termine bellement avec les *funérailles* de Liszt jouées pour de faux dans la maison de Bowie, par Jacques Dutronc dans le dernier Chabrol *Merci pour le chocolat*.

Judi 14 : J'ai résilié mon compte à la BCV (frais de clôture frs 40.-), cette banque (toutes les banques?) est lamentable et mesquine, je suis de plus en plus pour le bas de laine. Au moins si on me vole,

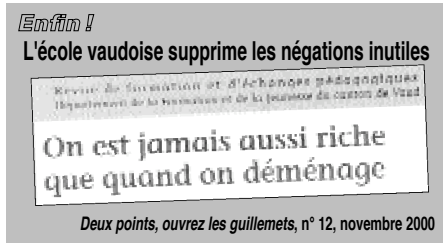
l'argent est pour le voleur. Appel de P. catastrophé, il vient d'écouter l'enregistrement (studio Artefax, 1-3 sept.)... «Ça ne swingue pas!», Quelques heures plus tard, nouvel appel de P. : «J'ai ré-écoulé, il y a des titres à garder.» Demain, il me donne une copie k7 pour écouter ces prises de son et de tête.

Samedi 16 : À 23 heures je débarque à la radio et parle avec P. de ses bandes. Ce n'est pas d'un lifting dont ont besoin ces bandes, mais d'un ravalement de façade. D'ailleurs mon appareil photo, lui, ne s'y était pas trompé : il a tout surexposé. Toutes mes photos sont plus lumineuses pourtant elles demeurent éteintes. Tout cela n'était qu'illusion.

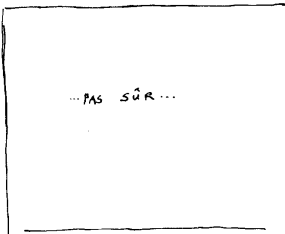
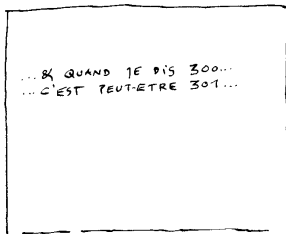
Dimanche 17 : Vu au Cinéma-non *High Fidelity* de Stephen Frears, d'après le livre de Nick Hornsby, ce sont les histoires sentimentales d'un disquaire. Conclusion : les disquaires n'ont pas des oreilles à la place du cœur, n'en déplaît à certaines! Vu le détail le plus réaliste du film, chaque fois qu'un client s'adresse au disquaire, le téléphone sonne en même temps.

Mercredi 20 : Voilà je dois remettre ces *contretemps* à la rédaction de *La Distinction*, je me demande si ça va passer. Je pense que c'est avec ma remarque sur le Bühler que cela va heurter leur bonne conscience de gauche 68tard très tard trop tard. Jean-François Bizot (fondateur d'*Actuel*) avait qualifié ma génération de désabusée. Qui est le plus fragile?

(à suivre)
 D. de B.



Viens, femme, te rasseoir sur le banc...



Y a-t-il un ésotérisme du Champagnac?

par le délégué aux cérémonies solennelles
du Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champagnac

MESDAMES et Messieurs de l'assistance publique; Mesdames et Messieurs de la presse et de la masse des médias; Une question vous taraude l'esprit, j'en suis sûr:

Sommes-nous une secte? Le Grand Jury du Grand Prix du Maire de Champagnac est-il formé de conspirateurs clandestins, instituteurs névrosés du stylo rouge, grammairiens aigris et autres logiciens rassis qui épluchent la presse romandé à la recherche d'innocentes coquilles et d'anodins pataqués? Un gourou illuminé a-t-il hypnotisé quelques séides crédules qui se réunissent dans des catacombes à la lumière de la pleine lune pour hululer comme des hyènes aux propos des loyaux serviteurs du suffrage universel et des courageux journalistes qui, au mépris de toutes les pressions, assument chaque jour leur devoir d'investigation?

Oui, Mesdames et Messieurs de l'assistance publique, sommes-nous une secte?

Sans hésitation, la réponse est non. À cette réponse catégorique, j'en vois déjà parmi vous qui sourient, mi-figue my-cologue, avec dans une main un verre de blanc et dans l'autre un amuse-bouche.

Non, Champagnac n'est pas une secte. Et cela pour une raison bien simple: nous pouvons tous participer, sans exclusive, soit comme électeur, soit comme informateur, soit comme candidat: il n'est point de César, point de sauveur suprême. Nous irons



Pierre Schmidtman, heureux lauréat de la mention «Chef de cabinet» pour «Je m'étais opposé en 1994 à la destruction des W-C. publics de la Belle-Maison, en évoquant la clause du besoin.»

tous au Grand Prix, un jour ou l'autre. Et les propositions abondent: il n'est point d'heure que nos serveurs Internet ou notre case postale ne servent de réceptacle à un envoi potentiellement champagnacien. De minute en minute, de nouvelles propositions nous parviennent: un tel a déclaré ceci lors d'une séance du comité de l'Association des malvoyants de Palézieux; un autre a dénoncé au Grand Saconnex; une telle a prononcé une énormité au sommet du Creux-du-Van. Comme en Corse, des cousins dénoncent une offense scatologique proférée lors d'une chasse au sanglier du côté de Leytron. Face à une telle avalanche, la circonspection est de mise, il faut trier le bon grain de l'ivresse, distinguer les justes d'entre les faux, trancher dans le vif sur le fil du rasoir.

L'anonymat qui entoure la sélection des candidats n'est destiné qu'à mieux faire jaillir leur gloire. Les citations sont présentées sans mention de leur auteur à un grand Jury formé de spécialistes du bredouillage, du chiasme, de la métaphore filandreuse et de l'oxymore, qui se réunissent, vêtus de lin et de probité candide, pour ne retenir que les plus purs joyaux langagiers. Leur honnêteté est proverbiale, leur rigueur monastique et leur science infuse dans la théorie de leur immense savoir.

Pour vous donner un exemple: j'étais parti l'autre jour me ressourcer dans le cimetière de Ropraz. Et là, au début de ce premier contrefort de la Cordillère des Andes, baigné par l'atmosphère de métaphysique qui hante les lieux, je relisais, comme chaque année, *Le Génie du christianisme*, de Chateaubriand. Ainsi que vous avez l'habitude de le faire, j'en suis sûr, Mesdames et Messieurs. À un moment de ce récit palpitant, je tombai en arrêt à la lecture d'une phrase: «Je m'amusais à voir voler les pingouins.»

Des pingouins qui volent, ha ha ha! Et tout à coup je songeais: voilà bien une allégorie du Champagnac: ces petits palmipèdes qui agitent bravement leurs courtes ailettes, cloués au sol par la pesanteur d'une gravitation sans imagination. Quel symbole! bien plus fort que cet albatros baudelairien que ses grandes ailes empêcheraient de marcher!

La joie m'enflammait, le feu de la découverte empoignait mes joues, un incendie calcinait mon cœur. Plusieurs passages de Canadair n'auraient pu me calmer.

Immédiatement, je songeais à honorer l'immense François René de Chateaubriand d'un Champagnac posthume. Hélas, l'immense fut ma déception: un juré du Grand Prix, ornithologue amateur quand le suffrage universel lui en laisse le temps, me révéla que pingouins, macareux et guillemots sont bel et bien capables de voler, au contraire des manchots avec qui on les confond le plus souvent.

De dépit, j'ai relu *Rocambole*, comme chaque trimestre. Et là, j'ai découvert que le roman feuilleton vaut parfois l'apologétique papiste. Pierre Alexis Ponsard du Terrail mérite notre reconnaissance pour cette description d'un être particulièrement pervers: «La main de cet homme était froide comme celle d'un serpent.»

Et s'il y a un herpétologue amateur dans la salle pour me porter la contradiction, qu'il se lève!

Mais le temps passe, et je dois me raccourcir.

Je vous remercie de votre attention. Nous allons maintenant remettre aux lauréats leurs prix, deux diplômes et deux magnifiques statuettes que nous devons au très grand Henry Meyer.

Mesdames et Messieurs, je passe la parole à l'urne qui va nous communiquer les résultats du grand prix.

À bas le sens, à bas la langue, vive la parole, vive le Champagnac, vive les pingouins!



Les orateurs de la cérémonie, toujours aussi éloquentes qu'élegants.

Le plein de buissons creux

par John Henri Benest-Berney, amateur

Bonjour! Bienvenue dans le système solaire! Je vous apporte un cordial bonjour. Je viens du Téquésac et après un petit crochet par Kandersteg, là où règnent l'optimisme et la confiance, me voici parmi vous.

L'optimisme et la confiance, c'est ce qui vous manque encore un peu. Vous faites des efforts, mais vous n'y êtes pas encore tout à fait. Maintenant, grâce à la solution toute faite que nous apporte Monsieur Buisson, cela ira mieux.

Monsieur Buisson, voilà notre cure d'optimisme, de confiance et de jouvence. Guy de Maupassant nous a légué *Le Rosier de Madame Husson*, je vais maintenant vous faire part de la gerbe de Monsieur Buisson. Après cela, vous pourrez regarder l'avenir avec optimisme; car il ne suffit pas d'avoir un président de la confiance, ou plutôt de la Confédération, dont le prénom est Adolf; il ne suffit pas encore tout à fait de bénéficier d'un nouveau conseiller fédéral dont les initiales sont SS. C'est bien, mais ce n'est pas encore assez; il faut, comme disait Lao Tseu revu par Hergé, trouver la voie. Moi le délégué du Téquésac, je suis là pour vous montrer la bonne voie, la voie qui conduit au sommet, la voie qui conduit bien l'électricité jusqu'aux extrémités de la chaise.

La voie, c'est Monsieur Buisson. Il nous précède sur le chemin qu'il a foré pour nous, plus profondément dans les tréfonds de l'âme humaine que ne va le tunnel du Lötschberg sous les montagnes de l'Oberland bernois. Sa bonne parole nous montre qu'il existe un modèle de champagnacisme valable universellement (sur cette planète et même au-delà, puisque Monsieur Buisson a dit: «Mars est à peu près à la même distance du soleil, ce qui est important. Nous avons vu des images où il y a des canaux, croyons-nous, et de l'eau. S'il y a de l'eau, cela signifie qu'il y a de l'oxygène. S'il y a de l'oxygène, ce-la signifie que nous pouvons respirer.» (1))

Monsieur Buisson, Grand Prix permanent du Champagnac du Téquésac, a des longueurs d'avance. Rappelez-vous ce radical vaudois, primé lors d'une de nos dernières cérémonies, qui disait, «Je me souviens d'un jour où je suis resté accoudé plusieurs minutes sans bouger au bord de la piscine. Ma femme m'a demandé ce qui se passait et je lui ai répondu: «Je pense au Parti radical...»; et comparez cet essai encore maladroit à ce que M. Buisson affirme: «Je ne fais pas partie du problème, puisque je suis républicain.» (2)

Écoutez cette locomotive gouvernementale vaudoise qui diagnostique, positive mais essouffée: «A un moment donné, si on reste bloqué, on n'avance plus»; et comparez avec M. Buisson qui se prononce, autrement plus direct: «Si nous ne réussissons pas, nous courons le risque de l'échec», puis qui finit par trancher: «Le futur sera mieux de main.» (3)

Prenez le pouls des admirateurs ou des contempteurs de l'École vaudoise: «EVM est cet athlète qui fend les flots (...) Il faut du temps, il faut beaucoup d'énergie, mais le nageur avance malgré les vagues, n'en déplaise aux incendiaires...»; ou: «Seuls les enfants ayant des parents bénéficiant d'une instruction supérieure peuvent les aider.»; et comparez leurs soubresauts patauds

à l'élégance primesautière de M. Buisson, qui coupe au droit dans la dentelle pédagogique: «Nous allons avoir les Américains les mieux éduqués de la planète.»; ou: «Tout a fait franchement, les enseignants sont la seule profession qui enseigne à nos enfants.» Et encore, au-delà de Stéphane Mallarmé et du Rimbaud le plus illuminé: «La question que nous devons poser: nos enfants apprendront-ils?» (4)

Là où un commentateur engagé mais local, trop local, prévoit: «Une surprise quant au résultat serait étonnante, même si l'on ne peut jamais rien exclure.», notre buisson ardent assène, préemptoire: «Je crois que nous sommes dans un courant irréversible vers plus de liberté et de démocratie –mais cela pourrait changer.» (5)

Eh oui, au moment où Dolfi passe la main, c'est Buisson qui entame une pistée mémorable et prometteuse, c'est lui qui nous invite à entrer dans le système solaire (6). Il nous montre la voie. Suivez-le, vous êtes encore un peu en retard: par exemple, votre syndicat est mal élu ou non élu, mais enfin il a obtenu plus de voix que ceux qui ne sont pas élus; M. Buisson fait mieux, car il est élu avec moins de voix que celui qui n'est pas élu, y compris dans l'État ensoleillé où réside désormais la souriante et désintéressée tenniswoman suisse face à laquelle elle qui a pris des ronds ne fait pas les poids.

Mais il faut travailler, c'est Monsieur Buisson lui-même qui le dit: «Un seul mot récapitule la responsabilité d'un gouverneur, et ce mot, c'est: «être bien préparé.» (7) Aussi sait-il faire preuve d'une clairvoyance souveraine, d'une capacité hermétique phénoménale; n'a-t-il pas diagnostiqué: «C'est clairement un budget: il y a plein de chiffres dedans.» (8)? Ne sait-il pas, infaillible, poser les meilleures questions: «Les autoroutes de l'Internet vont-elles devenir plus moins nombreuses?» (9)

En champagnacisme, M. Buisson c'est comme Picasso en pein-

ture, qui faisait du Braque mieux que Braque, du Juan Gris avant Juan Gris, du Matisse aussi bien que Matisse. M. Buisson, c'est Jacques-Simon Eggli, Jean-Jacques Tillmann, Christophe Gallaz et Yves Christen réunis, plus tous les autres. Là où nos compatriotes besognent, triment, peignent, et pour tout dire pélochent, M. Buisson, qui conjugue le talent et le labeur, les attend au contour; il nous a lui seul une gerbe qui nous fait gerber; et il le fait dans la facilité totale, sans effort apparent, avec une déconcentration absolue: n'affirmez pas lui-même que «Parler en public est très facile.» (10)

Voilà cette incroyable maestria. Suivez ce grand exemple. Vous devez faire mieux, vous pouvez faire mieux. Vous pouvez, vous devez regarder l'avenir avec confiance. La paix rayonne de ce grand humaniste qui dit être convaincu que l'homme et le poisson peuvent coexister pacifiquement (11). Suivons-le des lors jusqu'au Téquésac, là où il fait si bon vivre à condition de n'être pas condamné à mort, ni noir, ni femme, ni pauvre, ni indien, ni mexicain –à condition d'être normal, quoi. Et faisons une entière confiance à celui qui a déclaré: «La seule chose que je peux vous dire, c'est que dans chaque cas que j'ai revu, je me suis senti confortablement avec l'innocence ou la culpabilité de la personne que j'ai examinée. Je ne crois pas que nous ayons mis à mort une seule personne coupable... je veux dire une seule personne innocente dans l'État du Téquésac.» (12)

Cet homme mérite nos suffrages –comme il a mérité tous les ballots troués ou non troués avec lesquels, dans sa grande sagesse, la Cour suprême prévoit désormais de se torcher. Sitôt après que l'urne aura proclamé les résultats, c'est-à-dire dans un avenir très proche en lequel nous pouvons avoir confiance et qui ne changera pas, je lèverai d'un bon mot revolver à la santé des prisonniers du Téquésac, et vous inviterai à en faire de même.

- (1) «Mars is essentially in the same orbit... Mars is somewhat the same distance from the Sun, which is very important. We have seen pictures where there are canals, we believe, and water. If there is water, that means there is oxygen. If oxygen, that means we can breathe.» (11 août 1994)
- (2) Le lecteur curieux et pourvu du matériel idoine trouvera toutes ces références, et de nombreuses autres, sur les sites: <http://alana.moonvine.org/bw/english.htm>, ou <http://alana.moonvine.org/bw/dubudaction.htm>, voire <http://alana.moonvine.org/bw/dum.htm> (www.bushwatch.com ou www.bushreport.com Teront tout à fait l'affaire), ainsi que <http://state.msn.com/Features/bushisms/bushisms.asp>. Certains de ces sites proposent des dossiers relativement étoffés, incluant des diagnostics d'experts sur le langage et l'intelligence de M. Buisson. On notera également que *La Distinction*, une fois de plus, a fait œuvre de pionnière: après qu'elle a proposé un dispositif informatique de Jacques Pilet, une manière beaucoup plus artisanale de composer des discours électoraux pour M. Buisson est évoquée sur le site <http://www.slick.com/bush/speech.html>
- (3) «I'm not part of the problem: I am a Republican.»
- (4) «If we don't succeed, we run the risk of failure... The future will be better to morrow.»
- (5) «We're going to have the best educated American people in the world.» (21 septembre 1997).
- (6) «Quite frankly, teachers are the only profession that teach our children.» (18 septembre 1995)
- (7) «Rarely is the question asked: is our children learning?» (Florence, S. C., 11 janvier 2000)
- (8) «I believe we are on an irreversible trend toward more freedom and democracy –but that could change.» (22 mai 1998)
- (9) «It's time for the human race to enter the solar system.»
- (10) «One word sums up probably the responsibility of any Governor, and that one word is to be prepared.» (6 décembre 1993)
- (11) «It's clearly a budget. It's got a lot of numbers in it.» (Reuters, 5 mai 2000)
- (12) «Will the highways on the Internet become more few?» (Concord, N. H., 29 janvier 2000)
- (13) «Public speaking is very easy.»
- (14) «I know the human being and fish can coexist peacefully.» (Saginaw, Mich., 29 sept. 2000)
- (15) «The only things that I can tell you is that every case I have reviewed I have been comfortable with the innocence or guilt of the person that I've looked at. I do not believe we've put a guilty... I mean innocent person to death in the state of Texas.» (All Things Considered, NPR, 16 juin 2000)

Procès-verbal de dépouillement des votes pour le prix du Maire de Champagnac 2000	
Christel Borghi	24
Champagnac d'Or	
Bertrand Dubout	22
Champagnac d'Argent	
P. Schmidtman	20
Mention «Chef de cabinet»	
F. Jeanprêtre	19
Mention «Percée décisive»	
Charles Poncet	18
Charles Kleiber	13
Dino Venezia	10
Laurent Delaloye	9
J.-S. Eggly	8
Michèle Laird	8
Pierre Lehmann	7
Bernard Métraux	5
Daniel Bréaz	5
Pierre Eckert	4
D. Cohen-Dumani	4
Michel Pittet	4
Gustave C. Golay	3
Rédaction Le Matin	3
Louis Mayer	3
Yves Christen	3
Patrice Mugny	3
P.-A. Schürmann	3
Jean Fattibert	3
José Kuntz	3
Michel Pont	3
François Marthaler	3
R. Vouillamoz	2
Thierry Coutaz	2
Bernard Andrié	2
Ch. Jaccoud	2
Jean-Daniel Berset	2
André Dousse	2
André Eymann	2
Fernand Mariétan	2
Dominique Kohli	1
M. de Montmolin	1
J.-J. Tillmann	1
Olivier François	1
Omar Porras	1
Martin Killias	1
Laurent Bailif	1
Olivier Cuendet	1
Fait à Lausanne, le 9 décembre 2000	

Résumé des épisodes précédents

Le cadavre d'un homme abattu par balles a été découvert à Pully, sur la route du lac. Son identité, Hermann Eberhardt, commerçant tchèque, semble douteuse. L'inspecteur David Potterat et le stagiaire Walther Not ont appris que des Russes blancs avaient passé la soirée chez l'écrivain Jacques-Clément Groguz, dont la terrasse domine la route.

Sous-Gare, nuit du dimanche 5 au lundi 6 septembre 1937

La pension Lamunière sentait le chou. L'avarice des propriétaires favorisait la consommation de ce légume peu onéreux, et les pensionnaires finissaient par s'y faire. Nul n'aurait osé émettre une protestation, ou même une remarque polie, et ainsi susciter l'ire de la patronne et de sa fille. Les repas étaient pris le plus rapidement possible, sans qu'aucune conversation ne trouble le bruit des mastications, et chacun se privait de café – en fait de chicorée –, pour pouvoir sortir à l'air frais dès le passage de la salade de crucifères.

Cette ancienne institution religieuse louait quelques chambres à des jeunes gens de confiance, fonctionnaires de police par exemple. Étriquée et mal insonorisée, la mienne ne présentait que l'avantage de se trouver guère loin du centre, près de la gare.

Une nuit de sommeil m'était bien nécessaire. Mon sommeil fut lourd, troublé par un rêve étrange. Dans un endroit indéterminé, peut-être une plage, où se croisaient des nappes de brouillard toutes plus épaisses les unes que les autres, j'avais, dévêtu, courbé à angle droit. Ce n'était pas qu'une charge me courbât le dos, mais une force qui m'empêchait de me redresser, comme un lumbago. En face de moi, voyageur avec manteau et valise, m'attendait Hermann Eberhardt, entouré de femmes toutes plus nues les unes que les autres. Plus je m'approchais, plus son visage me montrait qu'il m'avait reconnu, qu'il savait que j'étais venu le tuer. Moi, Walther, j'étais l'arme du crime, et ma verge dressée était la gâchette. Je me réveillai en érection, bien entendu.

Sûreté, lundi 6 septembre 1937, 7h00

Au matin, je fus convoqué chez Bataillard. Persuadé des bienfaits du grand air, le chef de la police vaudoise lisait des rapports en laissant un maigre soleil pénétrer par les fenêtres ouvertes. Je frissonnais.

Au mur du bureau figurait cette maxime : « Il est des voleurs que la loi ne punit pas, et pourtant ils volent ce que nous avons de plus précieux, ils volent notre temps. » Il était en civil ; une tête menue, les cheveux très courts, un gilet à boutons, un costume à rayures, des guêtres : on aurait pu croire un fonctionnaire effacé. En fait le commandant cherchait à accentuer une vague ressemblance avec le policier qu'il admirait le plus au monde, Edgar Hoover, le chef du FBI, le personnage le plus puissant des États-Unis après William Hearst. Petit homme nerveux, surnommé par Potterat « Gremlillette », mot qui désigne un lézard s'agitant dans les murs des vignes, Bataillard arrivait à l'aube dans les locaux de la Sûreté tous les matins, sauf le dimanche, jour où le planton lui apportait le courrier à sa villa. Il en prenait alors connaissance tout en taillant ses rosiers. Sa carrière militaire était parallèle à sa carrière policière. On lui prêtait une forte influence politique, et de fait le « vice-roi du canton » paraissait se mêler de tout le monde.

Je lui fis part de ce que nous avions appris, notamment de la présence des Russes blancs chez Groguz, mais cela ne semblait pas l'intéresser.

– Alors, vous avez fait le tour de Potterat ?

– Il me faudra encore quelques heures de marche.

Il daigna sourire, mais sa question n'était pas qu'ironique. Le commandant soupçonnait, il m'en fit part, son subordonné de lui cacher quelque chose, et cherchait à savoir ce que le natif de Biolley-Orjulaz concluait de l'enquête.

– Il penche maintenant pour un meurtre entre trafiquants internationaux. En fait, il est tellement persuadé que rien ne saurait se passer dans ce canton béni des dieux qu'il ne retient que les pistes menant à l'étranger. Quant à moi, je penche pour une algarade qui a mal tourné entre réfugiés anti-bolchéviques...

– Laissez tomber cette idée, inspecteur Not. Les émigrés russes ne sont pas des personnages de roman, avec un couteau dissimulé sous leur grande cape, qui, sous l'emprise de la vodka, s'assassinent les uns les autres pour des motifs métaphysiques. Depuis vingt ans qu'ils ont fui la révolution, ces gens-là se sont bien assagis. Non, cet assassinat va bientôt se révéler beaucoup plus compliqué qu'il ne paraît, nous ne sommes qu'au début d'une gigantesque affaire, d'ampleur européenne, qui touche à l'espionnage, j'en suis persuadé. Vous savez, je pense, que dans le renseignement, tout n'est qu'affaire de dissimulation...

J'approuvai de la tête, même si je restais peu convaincu du lien qu'il voulait à tout prix établir avec le monde souterrain des agents secrets, sans le moindre début de preuve. Le rôle que l'on attribuait à Bataillard dans le contre-espionnage helvétique me revint en mémoire. Faisait-il de la déformation militaire ?

– À propos de dissimulation, méfiez-vous également de Potterat : il n'est pas aussi stupide qu'il en a l'air, mais un peu plus. J'espère simplement que vous ne décrierez pas notre police à vos supérieurs sur ce seul exemple.

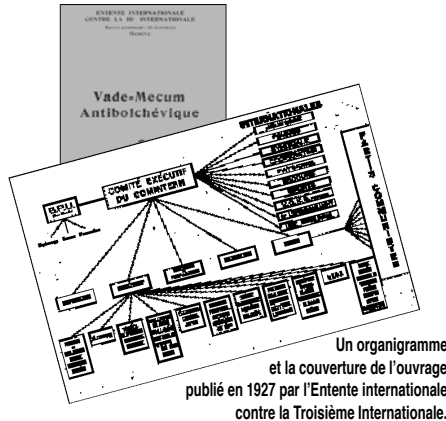
Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Huitième épisode



Il avait senti que, moi non plus, je ne prenais pas vraiment son subordonné au sérieux.

Il fut soudain appelé à l'extérieur. Se levant brusquement, il laissa la porte ouverte. Son dossier était resté ouvert sur le bureau, et le courant d'air amena la note qu'il était en train de consulter à mes pieds. Un feuillet dactylographié, sans en-tête ni signature, daté de la veille : « De Cervin à Mont-Suchet. Filature Pusztá m'a mené à Oural. Suivi ce dernier pendant trois jours, assisté à son contact avec deux hommes et une femme. Dans l'impossibilité d'empêcher sa liquidation. Autre témoin repéré. Attends instructions. »

Je remis délicatement la feuille dans le dossier. Ces dénominations de montagnes m'avaient semblé d'emblée ridicules, cependant un tel abus de noms de guerre était bien dans la manière du commandant et dissimulait certainement quelque chose de sérieux. Le destinataire, Mont-Suchet, devait bien être Bataillard, première éminence policière du canton ; Oural désignait sans hésitation Eberhardt. Le meurtre avait donc eu au moins deux témoins : un inconnu et « Cervin », l'auteur de la notice, qui agissait sur ordre du chef. Pourquoi celui-ci nous cachait-il ces informations ? Cette géographie était-elle systématique ? Dans l'affirmative, « Oural » confirmait qu'Eberhardt avait des liens avec les Russes, et « Pusztá » voulait dire qu'un Hongrois était mêlé à l'affaire. À quoi rimaient ces déguisements enfantins ?

Un bruit de pas. Survolté, le commandant revenait dans son bureau, avant de m'entraîner dans la salle de conférences où nous attendaient les autres inspecteurs, il s'arrêta un instant :

– Inspecteur Not...

– Oui ?

– Désormais méfiez-vous des apparences, de toutes les apparences...

Arrivé dans la salle, il fit une entrée en matière tonitruante, bien dans sa manière.

– Une guerre titanesque se prépare entre les nationaux-socialistes et les communistes. En conséquence, les espions pullulent. Dans quel coin du monde un agent de Moscou, qui parlerait l'allemand et qui voudrait aller dans le Reich, irait-il chercher un faux passeport crédible ? demanda-t-il en se tournant vers moi.

– En Suisse allemande, répondis-je en le voyant venir.

– Oh non, c'est trop difficile : notre police est trop bien faite. Il irait chercher en Tchécoslovaquie. On vient de recevoir une réponse de Prague : Hermann Eberhardt est mécanicien sur locomotive, et il est vivant. Officiellement, son passeport a été volé, mais personne n'est obligé de le croire : les communistes sont très implantés dans les chemins de fer de Bohême.

Eberhardt n'était plus Eberhardt. Il n'avait jamais été ni tchèque, ni commerçant, ni même russe blanc : le commandant nous affirmait que nous étions en face d'un épisode de la lutte que se menaient le Guépéou et la Gestapo, Staline et Hitler. Les policiers étaient stupéfaits. Potterat eut besoin d'une chaise pour amortir la surprise, les inspecteurs de la brigade politique voyaient venir les heures supplémentaires. Mon silence avait d'autres causes : le commandant était en contact avec un témoin du crime et nous cachait cette source. Si le peu que nous avions cru savoir s'en allait aussi vite, et si le chef nous dissimulait des informations, à quoi bon continuer ?

– Messieurs, reprit le commandant, vous connaissez leur mot d'ordre : « Les soviets partout ! » Il n'est pas si étonnant de les retrouver là où on les attendrait le moins, dans un pays paisible et sans affrontements. Ils sont là, leurs complices sont innombrables, et ils agissent à la manière des termites,

rongeant les armoires les plus solides sans que les propriétaires de ces meubles s'aperçoivent de leur présence. Mais un jour, il est trop tard, et votre commode n'est plus qu'un tas de poussière. Voilà ce qui nous menace aujourd'hui, Messieurs.

Il brandit alors devant nous une brochure intitulée *Vademecum anti-bolchévique* (1). Reprenant certains passages qu'il avait soulignés, il nous décrivit le Komintern comme une conspiration mondiale. L'organisation agissait dans l'Ancien autant que dans le Nouveau Monde, visant la bolchévisation de la planète. Poussant toutes les querelles, qu'elles soient entre États ou entre classes, poursuivant sans cesse et sans relâche un formidable travail souterrain de destruction. Ses innombrables filiales – il y avait même un *Philintern*, une internationale destinée à noyauter les philatélistes – surveillaient, espionnaient, exerçaient des influences secrètes, achetaient des consciences, créaient des cellules, des rayons, des centurions de combat dans les usines, les ateliers, les banques, les grandes maisons de commerce, les entreprises agricoles, les administrations d'État, ou bien savaient chez les jeunes gens les idées d'honnêteté et de morale, le respect des parents et du mariage, le patriotisme, la religion, détruisaient dans la gent féminine l'idée de la famille et de la morale, prônaient le partage des femmes – les épouses communes à tout le monde ! – et les écoles mixtes pour encourager la débauche, excitaient enfin partout à la haine et à la guerre des classes, échauffant les mécontents, les aigris, les ambitieux.

– Dans tous les domaines, les théories outrancières – et les excès qu'elles engendrent – ont un attrait sur la cohorte des crédules, des inconstants, des violents, des individus démesurément ambitieux ou orgueilleux, ajouta le commandant, en interrompant ses citations. Il reprit sa lecture :

– On trouve dans le Guépéou des voleurs, des assassins, des agents de l'ancienne Okhrana, des déshonorés, des intellectuels pervers, des prostituées, Juifs polonais, Arméniens, Hongrois, Asiatiques, il y a là la lie de toutes les races. Des cocaïnomanes, des débauchés aux petits yeux furtifs forment la seconde cohorte. On cite un nègre dont la spécialité était de tirer les tendons de ses victimes en souriant de ses dents blanches.

Habitué à ces élans lyriques ou inquiets des complications à venir, les inspecteurs restaient muets, soudainement pris d'intérêt pour l'état de leurs chaussures. Bataillard se fit plus concret :

– Des informations confidentielles, que je tiens de la Sûreté parisienne elle-même, prévoient un putsch communiste en France pour novembre. Bon, aux faits maintenant. Inspecteur Maillard, à vous...

Bataillard passa abruptement la parole à un jeune officier tout frère que je n'avais pas encore croisé, car il était de congé dimanche.

– Samedi, dans l'après-midi, nous avons mis en place un contrôle discret à la gare de Lausanne, en prévision de la venue du maréchal Pétain, je veux dire Pétain. Je devais surveiller tous les individus louches. En premier, j'ai interpellé un pékin qui prenait des notes sur tout ce qui se passait : ce n'était que Bonjour, Bonsoir peut-être, le journaliste de la *Revue*. Ensuite, je me suis intéressé à une cohorte de personnages sombres et disciplinés, emmenés par une espèce de Moïse à grande barbe. Manque de bol : leur chef, l'aumônier Rochat, ou Meylan je ne sais plus, m'a expliqué que c'était la délégation des pasteurs de la Vallée de Joux qui se rendait au synode !

Bien qu'il semblât brouillé avec les noms propres, Maillard était un conteur, et toute la salle souriait à son récit.

– En début de soirée, j'ai repéré un suspect, un vrai cette fois. Un grand brun dans la force de l'âge, qui a demandé un thé au buffet de la gare deuxième classe. Tout le monde a ri, mais il n'a pas compris pourquoi. Plus tard, je l'ai revu qui allait et venait autour d'une Chevrolet à plaques bernoises, jusqu'à ce que deux types le rejoignent. J'ai manqué les deux qui venaient des quais, mais j'ai pu contrôler les papiers du buveur de thé. Il était en règle, avec ses deux billets, Martigny-Montreux et Montreux-Lausanne, ainsi que des papiers au nom de Vadine Kontariev.

Bataillard le coupa :

– Vadim Kondratiev, résidant à Paris, au bénéfice d'un passeport Nansen de réfugié russe. Des faux papiers sans doute. Vous voyez que l'affaire se corse : des agents étrangers sont arrivés par la route et par le train. Messieurs, il convient de tirer le rideau du secret sur la scène des événements qui vont suivre. Plus un mot aux journalistes, qui par leurs imprudents bavardages sont presque aussi nuisibles que les bolchévistes !

Les ordres qui suivirent furent clairs : nous devions renforcer la surveillance des milieux rouges, car ils savaient peut-être quelque chose ; retrouver Rossi, Kondratiev et les deux femmes, la Schüpbach surtout, qui semblait au commandant une adversaire redoutable.

La porte s'ouvrit pour laisser passer la tête du chimiste de la section scientifique, l'air affolé.

– Vous savez quoi ? La boîte de chocolats qui vient de l'hôtel de la Paix ! Les pralinés sont fourrés à la strychnine !

Nous sursautâmes tous : les meubles avaient vacillé, le plancher avait tremblé. Dans un grand craquement, David-Etienne Potterat, rescapé d'un empoisonnement, venait de s'évanouir et de tomber de sa chaise.

(à suivre)

(1) Un opuscule portant ce titre a été effectivement publié en 1927 par l'Entente internationale contre la Troisième Internationale. Cette organisation anticommuniste, très active, était dirigée depuis Genève par l'avocat Théodore Aubert. (N. d. T.)